

**RECUEIL DES TEXTES  
DE L'INVITATION A ECRIRE**



## **SOMMAIRE**

|  |    |
|--|----|
| <b><i>En chemin</i></b> (Dominique Osmont)                         | 5  |
| <b><i>La seconde fois</i></b> (Estelle L.)                         | 6  |
| <b><i>J'ai fini par comprendre</i></b> (Franboise)                 | 7  |
| <b><i>Sur le chemin de la paix</i></b> (Ghislaine Labourdette)     | 8  |
| <b><i>Flic Flac</i></b> (Alain Graz)                               | 9  |
| <b><i>Intégration réussie</i></b> (Josselyne Lazzarotto)           | 10 |
| <b><i>Jeu de mots sans maux de Mo</i></b> (Monique Leconte)        | 12 |
| <b><i>Tout est prêt</i></b> (Josette Cornec)                       | 13 |
| <b><i>En route</i></b> (Richard Prothet)                           | 14 |
| <b><i>Voyage</i></b> (Sabine Suchet)                               | 16 |
| <b><i>De la nature des mains et des pieds</i></b> (Lionel Fritsch) | 17 |
| <b><i>Sans titre</i></b> (S.B.)                                    | 18 |
| <b><i>Célébrité</i></b> (Sylvie)                                   | 20 |
| <b><i>La fête des voisins</i></b> (Vannelle Frau)                  | 22 |
| <b><i>Senteurs</i></b> (André Bouisson)                            | 24 |
| <b><i>Le septième jour</i></b> (Eric Protin)                       | 25 |
| <b><i>J'ai fini par comprendre</i></b> (Cénimaya)                  | 26 |
| <b><i>De voiles et de soie</i></b> (Geneviève Protin)              | 27 |
| <b><i>Une nouvelle vie</i></b> (Magali)                            | 28 |
| <b><i>Berceuse des temps présents</i></b> (Patrick Masson)         | 29 |
| <b><i>Oser</i></b> (Laura S. Morand)                               | 30 |
| <b><i>Sans titre</i></b> (Rosemarie Chazay)                        | 32 |
| <b><i>Le bol rouge</i></b> (Violette Chabi)                        | 33 |
| <b><i>Malaise et Renaissance</i></b> (Isabelle F.)                 | 34 |
| <b><i>Expédition en Albanie</i></b> (Claudette)                    | 35 |
| <b><i>Sur le chemin</i></b> (Jacques C.)                           | 36 |

|  |    |
|--|----|
| <b>La mille-pattes à deux pattes</b> (Joëlle Léoni)          | 38 |
| <b>L'été 2016</b> (M. B.)                                    | 39 |
| <b>C'est tout près...</b> (Véronique Rolland)                | 40 |
| <b>Sans titre</b> (Béatrice Pollaud)                         | 42 |
| <b>Et si c'était vrai</b> (Yeyette)                          | 43 |
| <b>Réflexions chronologiques</b> (Ysoline Vennat)            | 44 |
| <b>Démonstration scientifique</b> (Genelyne)                 | 46 |
| <b>Sans titre</b> (Marie-Claire Tirard-Gatel)                | 47 |
| <b>J'ai fini par comprendre</b> (Nany38)                     | 48 |
| <b>Le conseil</b> (Ghislaine Trouilloud)                     | 50 |
| <b>Sans bureau fixe</b> (Isabelle)                           | 51 |
| <b>Le fantôme de l'orage</b> (Pauline Boissieux, 14 ans)     | 52 |
| <b>L'ombre noire</b> (Candice Boissieux, 8 ans)              | 54 |
| <b>La rencontre</b> (Clément Boissieux, 11 ans)              | 55 |
| <b>Le festin</b> (Christine Pivot-Pajot)                     | 56 |
| <b>La force de l'alouette</b> (Héloïse Bruyère)              | 58 |
| <b>Tout est prêt</b> (Anouk Gachet)                          | 60 |
| <b>J'ai fini par comprendre</b> (Brigitte Ferrus)            | 61 |
| <b>Paris, Gare du Nord, 17 Mars, Jour de pluie</b> (La Nine) | 62 |
| <b>L'origine du trouble</b> (Alain Roea)                     | 64 |
| <b>Afrique</b> (Claire Mariaux)                              | 66 |

## **En chemin** (Dominique Osmont)

J'ai fini par comprendre  
la douceur qui se trame  
sur d'infinies promesses.  
La brume matinale  
qui enveloppe le jour à venir.  
L'importance du regard  
qui se joue des histoires en sommeil  
lovées,  
au creux d'un imaginaire qui fourmille  
La délicatesse d'une pluie  
sur la nature éblouie par un soleil brûlant.  
J'ai fini par comprendre  
les mots qui tissent  
une trame pour « d'intranquilles » journées.  
Le pouvoir  
de l'émotion qui se glisse  
au bord des petits matins.  
La quiétude du vide  
quand ma voix fait écho,  
puissante de vie et d'envies.  
La confiance dans le geste  
et l'ampleur dans le rire.  
Le chemin qui se trace  
et la vie en dérive  
qui se dessine  
d'un trait appuyé  
franc et régulier !

## **La seconde fois** (Estelle L.)

La seconde fois que nos regards se sont croisés, c'est le bleu de ses yeux qui m'a interpellée et charmée. Bleu délavé, couleur de mer froide, presque du gris en écho à sa chevelure courte et soignée.

- Bonjour, moi c'est Jean-Luc, se présenta-t-il en même temps qu'il tournait la tête pour m'embrasser sur la joue.

- Bonjour, oui je sais, lui répondis-je doucement mais avec assurance.

Je me rappelais avoir fait sa connaissance la première fois, il y avait presque un an jour pour jour, dans la mesure où on était réuni ce samedi soir, comme l'an dernier, pour fêter l'anniversaire de notre ami commun Jérôme. Je me rappelais assez bien de lui : la cinquantaine, bel homme, grand, mince. Cette fois-ci, ce qui me frappa de prime abord fut son regard ou plutôt la façon qu'il avait de me fixer, me scrutant comme s'il me découvrait pour la première fois, avec curiosité, un peu comme s'il voulait sonder mon âme. La soirée s'écoula ensuite avec aisance, conversations enlevées, philosophies de salon, plaisir de partager des discussions. Une heure du matin, extinction des feux, chacun rentra chez soi.

Quinze jours plus tard, Jérôme nous convia à nouveau à venir dîner, pour partager grillades et saucisses, conviviale soirée barbecue. Jean-Luc serait là, et moi, placée à la table disposée sur la terrasse extérieure, juste en face de lui. Chemise claire en lin, pantalon fluide dans le même esprit, il était là, tout proche de moi : je pouvais observer le moindre des détails de son visage, nez aquilin, menton volontaire, et toujours le bleu couleur acier de ses yeux.

Toute la soirée ne fut que délectations, regards plongés dans les abysses des iris adversaires, bustes penchés l'un vers l'autre, mimétisme des gestes : une tension électrique, sexuelle, nous reliait en permanence, une attirance folle et démesurée. Points communs, ressemblances, mêmes valeurs et même mauvaises humeurs, nous venions de trouver en l'autre notre âme sœur.

La fin de la soirée, qui s'était éternisée tout de même jusqu'à quatre heures du matin, arriva. Il était temps de remercier nos hôtes las et bâillants. Après m'avoir embrassée très délicatement et très lentement sur les deux joues pour me dire au revoir, Jean-Luc déclara d'une voix rauque et uniquement audible par moi : « à bientôt ». Il prononça ces deux mots en me fixant avec insistance, et à cet instant précis, j'ai fini par comprendre que j'avais devant les yeux l'homme de ma vie.

## **J'ai fini par comprendre** (Franboise)

A Toi mon Amour,  
A ma grande Sœur, mes Enfants, ma Famille, mes Amis,  
A Cyrille,  
A moi-même, petite Framboise des bois,  
A vous tous chers lecteurs :  
Puisse au fond de ton cœur,  
pour ne plus avoir peur.  
Là se trouvera ton Bonheur.  
Respire tout ce que tu as de meilleur  
et redonne-le de très bon cœur.  
Tes peurs n'existent que dans ta tête  
et elles n'ont plus lieu d'être.  
Va, vis, deviens et retrouve ce qui est tien,  
Une harmonie de joie sans que rien ne vienne entraver ta paix.  
J'ai fini par comprendre ce très beau texte que Cyrille m'avait envoyé :  
« Le Seigneur est mon berger,  
rien ne saurait me manquer. »  
Quel que soit le nom de notre Seigneur,  
« Le Seigneur est mon rocher,  
rien ne saurait nous arriver. »  
Ce jour est arrivé où j'ose enfin m'exprimer,  
Remerciements à vous tous qui m'avez bien aidée et encouragée.  
Avec Amour,  
Framboise

## Sur le chemin de la paix (Ghislaine Labourdette)

Ce matin-là, je partis tôt. Ma valise bouclée je quittais la maison pour me rendre à la gare. Le cœur serré je balayais le jardin du regard. Peut-être pour la dernière fois.....

Le voyage en TGV me parut très court. Près de la gare de Marseille un petit groupe de femmes attendait. Je ne connaissais personne et pourtant je les connaissais toutes. Même attitude d'attente, même regard même quête au fond des yeux. Dans la navette qui nous conduisit j'engageai un dialogue avec G., une femme comme moi. L'accord de cœur à cœur fut immédiat. Nous cherchions la même chose.

Les jours suivants je fus emportée par le tourbillon du séjour. Immersion totale dans l'étude, la prière, les échanges. Au pied de la montagne Sainte Victoire j'étais au cœur de cet oasis que le maître avait créé pour nous. Le matin je jaillissais dès 6h30 hors du lit pour une petite balade dans le parc. Je m'imprégnais des odeurs de la garrigue. Je dévorais du regard, les paysages, les arbres, les herbes sèches, les lauriers roses... Clic ! Clac ! J'enchaînais les prises de vue : Une, deux, trois, ... vingt photos de ce lieu, pour l'emporter avec moi.

Et puis la prière, l'étude du sutra, les expériences de ces femmes qui avaient surmonté l'impensable et se dressaient brillantes tels des soleils.

J'étais venue rencontrer mon maître. J'étais venue chercher un sens à ma vie.

Un matin devant le mandala ma prière fut triste! Je décidai de transformer, plus de larmes plus d'apitoiement ! Chercher le cœur, chercher le cœur du maître, chercher le lien avec l'univers. Je plongeai au cœur de la prière chassant tous les nuages de mon esprit. J'ai fini par comprendre que j'avais perdu l'espoir que je n'avais pas complètement coupé les chaînes de l'attachement à la souffrance. J'ai fini par comprendre que le message de mon maître était simple.

« Nous avons créé un lien depuis un lointain passé. Telles que vous êtes transmettez la loi de l'univers ! Soyez heureuse profondément et œuvrez à la construction de la paix »

J'ai fini par comprendre qu'il fallait que je déborde de joie et d'espoir pour toucher les autres, que je devienne un phare éclatant qui illumine son environnement. J'étais moi aussi responsable de la paix.



## **Flic Flac** (Alain Graz)

Courir dans les flaques,  
Flic flac dans l'eau...  
Oh ! Quel bonheur idiot de sentir gicler les gouttes  
Le long de tes genoux.  
Tu veux garder le goût de tes plaisirs d'enfance,  
Avec la folle insouciance de tes six ans.  
Te souiller dans la barbotière,  
Barbouiller de boue ta belle jambière.  
Qu'importe la paire de claques de maman tantôt !  
Flic flac dans les flaques,  
Flic flac dans l'eau.

Dans tes yeux vert-marron vit toujours la petite fille  
Qui rêvait de cent mille danses, à tourner en rond.  
Je te vois gentille écolière,  
Courir vite vite pour être la première  
À sauter pieds joints dans les flaques,  
Crottée de bas en haut.  
Flic flac dans les flaques,  
Flic flac dans l'eau.

J'ai fini par comprendre, la vie est une flaque.  
Sauter à corps éperdu dans l'eau épandue.  
Qu'importe les éclaboussures !  
Rêver d'un bric-à-brac d'idées,  
Vide-grenier de nos armures.  
Qu'importe le vent si froid,  
Qui claque sa bise à ton front !  
Toujours bondir de joie, faire n'importe quoi,  
Te moquer du qu'en dira-t-on,  
Chaos, micmac,  
Jouer dans le bac à sable avec ton seau,  
T'alléger de ton son sac à dos.  
Flic flac dans les flaques,  
Flic flac dans l'eau.

## **Intégration réussie** (Josselyne Lazzarotto)

Le voyage fut long, épuisant et surtout je n'y étais pas préparé. Ah ! Comme j'étais bien avant, entouré de mes aînés les glaïeuls sauvages sur notre belle île de la Réunion. Moi simple corne à peine sorti de terre, j'avais hâte de grandir et remplir ma mission : offrir mon plus beau profil à l'admiration de tous ceux qui s'arrêtaient devant notre prairie. Respectueux de l'environnement, nous prenions garde à ne pas trop nous étaler, ne pas gêner les autres espèces qui, comme nous, avaient le bonheur de s'épanouir dans ce lieu privilégié. La terre était généreuse, l'eau suffisante et le vent léger aimait donner le tempo à une danse langoureuse où les feuilles des uns caressaient avec audace ou timidité les fleurs des autres. Un bonheur simple, sans histoire, un équilibre harmonieux dans notre écosystème, comme disaient les ingénieurs agronomes qui nous visitaient de temps en temps.

Un soir, alors que le soleil flamboyait à l'horizon, je fus brutalement arraché aux miens. La faute à un héron garde-bœuf venu se rassasier de quelques amphibiens qui appréciaient notre ombre protectrice. Alors qu'il s'apprêtait à décoller et alourdi par ses agapes, il se tordit bêtement une patte. Cette dernière m'agrippa et m'emporta loin des miens impuissants à me retenir. C'était affreux ! Je les entendais hurler de désespoir devant ce rapt, je grelottais de peur et de froid et comble d'infortune le mal des airs tourneboula ma tête.

Face aux situations d'urgence, on grandit et pense vite, dit-on. J'ai fini par comprendre que toute chute pouvant être fatale, je devais absolument trouver une position refuge en calant mes écailles dans les plis de sa patte. Aucune envie de mourir desséché au milieu du désert ou noyé dans la grande bleue traversée par un beau matin ensoleillé. C'est qu'il allait vite le bougre tentant désespérément de rejoindre ses congénères qui ne l'avaient pas attendu. Il n'y parvint jamais et épuisé, il s'écroula dans un alpage du Vercors et me libéra avec brutalité. Je roulais le long de la pente avant de m'immobiliser contre une plante inconnue. L'herbe était humide, la terre froide et le vent glaçait mes écailles endommagées au cours de ce long périple. Les sens tout retournés, je tentais de me blottir contre celle qui avait freiné ma course, espérant y trouver chaleur et réconfort. Hélas, j'étais tombé en terre hostile où les étrangers comme moi n'avaient pas leur place. Quelle mentalité ! Pourtant ici, rien ne manquait. Ni l'espace ni l'air pur ni le chant des oiseaux ni la visite matinale des mouflons ou des chevreuils. Un petit paradis où bien sûr, quelques fleurs prétentieuses comme les œillets superbes ou la grande astrance se plaignaient d'être froissées ou piétinées lors du passage des animaux. Depuis longtemps, ces bougresses présomptueuses avaient su jouer des tiges et des corolles, juste pour être caressées par les premiers rayons du soleil afin de s'approprier les insectes pollinisateurs et attirer le regard des promeneurs. Devant tant

d'arrogance, certaines fleurs baissaient leur périanthe ou repliaient leurs feuilles tandis que moi, loin de ces considérations futiles, je creusais désespérément mon trou. Pas question de capituler ! Mais c'était un combat de chaque instant, mes voisines développant outrageusement leurs racines pour m'empêcher toute tentative d'intégration. Alors que je commençais à perdre confiance, un violent orage éclata. Un de ceux qu'on ne voit heureusement qu'une fois dans sa vie. En quelques secondes, la pluie, les grêlons et le vent conjuguèrent leurs efforts pour anéantir la prairie. Ce n'était plus que torrents de boue qui déferlaient et emportaient tout sur leur passage. Un vrai désastre ! A nouveau, je fus arraché à la terre, roulé, cogné, blessé dans une descente vertigineuse où ma course éperdue fut stoppée par un rocher au bord d'un chemin. Etourdi et meurtri, je tentais de retrouver mes esprits tout en comptant mes blessures. Il était urgent que je me fixe sinon ... Ma prière fut entendue au moment même où j'étais recouvert de terre apportée par le ravinement. Une terre riche, fertile, propice à mon épanouissement. Loin de mes ancêtres de l'île de la Réunion, je pouvais, dans un alpage du Vercors, exposer avec exubérance et fierté mes hampes florales, véritables glaives symboles de ma force. Un vrai bonheur ! Vous ne me croyez pas ? Un peu de courage voyons ! Promenez-vous sur les sentiers, tout près du col de l'Arzelier et sûr, vous viendrez me saluer. Je vous attends ...mais ne tardez pas trop !

## Jeu de mots sans maux de Mo (Monique Leconte)

Gwenn et Doline s'amuse à nouveau avec la « fonétik »...

- Alors, on commence ? Tu as tiré quoi comme sujet cette fois-ci?

### **Tout est prêt !**

- Prêt ? pré ? près ?... Vas-y, trouve ton histoire,

- Oui ne t'éloigne pas, reste tout près, cela sera vite prêt.

- Un petit instant... voilà :

Hier je me suis promenée dans le pré, tout près de chez moi, avec Précillia pour lui présenter le projet de ma conférence sur la préhistoire avec mini-exposition suite à mon dernier séjour sur mon lieu de fouilles de prédilection.

Précillia m'est une amie précieuse, sans idées préconçues et elle me préconise surtout de ne pas me précipiter d'une façon prématurée même quand je m'emballe dans mon domaine préféré. Certes, je ne prétends pas faire preuve en général de prévoyance extraordinaire mais avec l'aide des amis je ne tombe jamais dans un précipice. Dans cette nouvelle aventure je ne prétexte pas me prévaloir d'aucun avantage précis et préférentiel même si cela se fera dans les classes préfabriquées de mon école pendant tout un week-end.

Je voulais son avis précieux préalablement à mon prochain rendez-vous avec le préfet car celui-ci souhaitait de plus amples précisions et son attitude précédente n'a rien laissé préjuger de sa décision. Son prédécesseur, très amateur d'expression culturelle en tous genres, était très prévenant et préparait toujours une préface en prélude à une manifestation de ce genre.

Je suis préoccupée car je ne peux prévoir le temps nécessaire pour sa réponse ni présumer si elle sera favorable ou préjudiciable. Rien ne me permet de présager ni de pressentir quoi que ce soit.

Dans mes prévisions du plan de travail préliminaire, le souci prédominant est un préfinancement qui puisse me préserver des disponibilités suffisantes pour augmenter un côté attractif et accueillant. Mais un prêt de quel montant ? J'ai le pressentiment que la résolution de ce problème, entre autres, sera le « sésame » pour avancer plus avant dans ce projet.

- Alors, sans vouloir te prêcher avec préciosité, as-tu le temps de te prélasser quelque peu ou dois-tu te presser pour contacter un préposé concerné ? Quelle date présumée te conviendrait ?

C'est un peu précoce de dire « Tout est prêt » avant d'avoir une solution à tout cela, mais en fait l'essentiel est que j'ai fini par comprendre vraiment ta démarche.

## **Tout est prêt** (Josette Cornec)

Oh, bien sûr, j'ai versé une larme lors de son départ :

15 ans de fidélité quotidienne, jamais un reproche de sa part lors de mes colères pour un plat brûlé et irrécupérable.

Par ma faute, bien sûr. Trop de vains babillages téléphoniques...

Trop tard pour se lamenter, il est parti, optimisons l'arrivée du suivant.

Internet, non merci. Pour le choisir, je n'ai pas ménagé efforts ni déplacements. Quand ça vaut la peine, je sais y mettre le prix.

Mais, comme d'habitude, je doute encore : saura-t-il répondre exactement à mes attentes ? Saura-t-il trouver sa place dans la parfaite quiétude de mon décor et de ma vie ?

Quiétude agitée ce matin, j'ai obtenu qu'il arrive plus tôt que prévu. Je me suis rendue disponible, afin de l'accueillir comme il se doit.

On sonne !

- Mais oui, Madame Dupont, tout va bien ! La musique hurlante, fenêtres ouvertes ? Je suis si joyeuse, aujourd'hui ! Cette odeur de Mr Propre ? Je désinfecte à fond, Madame Dupont, d'autres feraient bien d'en faire autant !

Ouf, fini.

Le temps d'une douche et d'un brin de maquillage, ma petite robe qui me met en valeur. On ne sait jamais qui sera derrière la porte...

Tout est prêt !

On sonne, c'est lui.

- Bonjour, bonjour, bienvenue !

D'un doigt sensuel, je caresse lentement la surface lisse et douce de mon nouveau lave-vaisselle.

## **En route** (Richard Prothet)

Homère a brodé sur ma Méditerranée, César en a fait Mare Nostrum et a montré comment franchir un Rubicon, les belles actrices d'Olympie ont allumé le feu, à Delphes j'ai saisi le pouvoir de la Pythie et sur l'Agora celui de la cigüe. Dans mes explorations j'ai croisé plusieurs Juifs errants, accompagné Strogoff puis suis revenu avec Gengis Khan empilant les têtes des peuplades « soumises ». Pour l'aventure je me suis lancé avec Malraux, Kessel, Monfreid, Hemingway et Steinbeck, Le Clezio ; de Lawrence d'Arabie j'ai compris l'origine du mal moyen-oriental - traits sur une carte. J'ai vagabondé sur la Route de la Soie comme Marco Polo, David-Néel, Maillart et me suis retrouvé sous le ventilateur du vieux Raffles Hotel après Kipling, Mountbatten, Joseph Conrad ou Somerset Maugham. J'ai plongé avec Cousteau, aimé la fille du roi d'Ys, mis mes pas d'écolier et lycéen dans ceux de Camus à travers Belcourt, dans le tram du Stade Municipal, enfant pendant huit ans de terrorisme. Je suis de cette mer comme Picasso et Dali, j'y ai vu à dix ans les dossiers passer par la fenêtre de la IV<sup>ème</sup> République se renversant.

Ma fille a lu son serment d'Hippocrate sous le platane de Kos, j'aurais voulu rencontrer sur la plage Hélène ou surmonter mon malheur avec Didon puis Livinia. Quelle belle image que celle du poète, la Grèce un pays posé sur la mer, une civilisation de cités, beau encore 2500 ans après sa splendeur, sans avoir appris l'économie. Au centre du monde grec, le marché de Delos vendait dans ses grands jours 10.000 esclaves. Venus des mêmes zones que les milliers de misérables naufragés d'aujourd'hui. 2500 ans de surplace pour notre humanité ! Comme Ulysse revenant à Ithaque en dix ans quand tous les autres princes ne mirent pas plus de onze jours pour rentrer de Troie chez eux. Dans mes bagages j'ai Freud, Marcuse, Fromm et Teilhard de Chardin, en arrière-plan Hugo, Balzac, Zola, Aragon, Triolet, Martin du Gard, des européens comme Remarque, Koestler, O'Brien, Chatterley, Eluard de l'Immaculée conception, les sud-américains rigolards, les japonais nostalgiques, maintenant je me dote d'un échantillonnage de Prix Nobel couronnés.

20 ans en Mai 68, j'ai sillonné l'Amérique du nord, MBA en poche, vivant the Greening of America selon l'approche de Kerouac, de la Nouvelle France à Key West et de Kotzebue au canal de Panama. Tout se télescopa, les Aztèques, les Mayas et les Incas face à Pizarre et Cortés, Quetzalcoatl et l'or des galions, le génocide des Indiens dans la conquête de l'Ouest avant le melting pot. Les muraux de Mexico contre l'intervention de Napoléon III comme Goya décrivant Napoléon, Cuzco et Bartolomé de las Casas, les statues de l'île de Pâques et les révoltés du Bounty. Heureux le matin de voir accourir au marché la petite peuplade des Chiapas, j'ai eu chaud le soir à la frontière Mexique-Guatemala

fermée, un enivré voulant me faire payer Napoléon. Pour arriver le lendemain face à la féerie d'Atitlan.

Aller chercher les commandes aux quatre coins de la planète ne fut que plaisir, partout vaincre les concurrents, construire une marque passeport parmi tous les aficionados du monde entier, être bien reçu partout. Voir Fidel s'enflammer, la Cité Interdite s'ouvrir un jour de fermeture, skier en casquette des Secret Services avec une Vice-Présidente, promener mon sac à dos et ordinateur dans les endroits les plus reculés comme Yabouli, par toutes les températures, dîner lapon sous une aurore boréale dans la forêt enneigée, être sympa par toutes latitudes et longitudes dans toutes les langues, résister physiquement. Rencontrer une adolescente de Manly et l'aider à devenir championne du monde de ski. Etre assis près de l'empereur nippon quand simultanément Tomba s'écroule dans l'arrivée de Nagano et une très forte secousse sismique secoue la neige du sol. Voir les éléphantés condamnées à mort par les vétérinaires du zoo vivre bienheureuses dans l'espace construit pour elles par la princesse. Depuis l'attaque terroriste de Lod - 1972 - arriver pour attendre dans un espace ouvert a toujours déclenché la même question, où se poser pour pouvoir échapper à des assaillants ? Tension, montée d'adrénaline, self contrôle, recharger ses batteries pour appareiller réservoirs pleins, un état d'esprit construit dans le temps. Celui-ci court, des situations nouvelles se présentent.

Avec des athlètes vedettes, il faut ménager leurs ego explosifs tout en les emmenant à l'objectif décidé ensemble. Responsable d'une équipe, il ne suffit pas de qui se ressemble s'assemble, il faut aussi une union de tous les talents supérieurs à tous les talents des adversaires à affronter, une capacité à tabasser pour passer la ligne d'avantage autant de fois que nécessaire. Dans l'esprit du sport, mais sans naïveté.

Notre monde vit l'éphémère et l'intermittence en permanence, la connaissance du savoir faire face est cruciale pour poursuivre, aussi longtemps que mon corps me portera, il faudra faire face, sortir intelligemment et avec élégance des défis rencontrés, en respectant les autres et l'environnement à transmettre aux générations suivantes, à proximité de nos appuis ou loin d'eux. Trop de discours, peu de vrais plans, une solidarité évanescence, j'ai fini par comprendre qu'apprendre n'est jamais fini.

## **Voyage** (Sabine Suchet)

Les miettes de mon cœur  
En vrac dans ma valise  
Je prends un vol sec pour essuyer mes larmes  
Et je pars.  
Je pars vers un ailleurs qui ne t'a jamais vu  
Changer mon horizon, redessiner ma vie  
J'arpente ce chemin que tu n'as pas foulé  
J'avance pas à pas.  
Tout est prêt,  
Pour mieux me retrouver.



## **De la nature des mains et des pieds** (Lionel Fritsch)

« Tout est prêt ! » déchira le silence.

Valises et sacs dévoraient l'espace réduit du vestibule, défiant à ses pieds leur passage. Son regard les traversait comme des fantômes, sa silhouette statufiée, sa tête baissée, le temps suspendu...

« Toujours dans la confusion ? » reprit la voix.

*Non, dans le doute. La confusion c'est quand on ne sait pas que l'on ne sait pas, le doute quand on sait que l'on ne sait pas.*

Ce départ, un faux choix fait par lassitude ou peut-être l'impérieuse nécessité de l'action, et pour sortir de la ronde infernale des pensées sans attaches. Maintenant au pied de l'escalier comme au pied du mur, pied de nez ironique elles étaient revenues tel un essaim de mouches ; et le doute avait resurgi suspendant la volonté initiale. Puis la tension avait immobilisé son corps, le cœur d'un roulement rappelé son existence, et un court instant, sa respiration oppressée masqua l'essaim.

La main aérienne suspendue à mi-chemin de la poignée attira son attention. Figée elle conservait cependant toute la magnificence vitale de l'élan, révélant les courbures musculaires sous tension, soulignées par les traits engagés des tendons, et le creux en devenir où se logerait la poignée. Sa pâleur, trahissant les longues journées intérieures, fit remonter des images de statues antiques. Alors, inattendu, jaillit le vibrant souvenir des sculptures de Michel-Ange, de Claudel, Saw et Muec, où leur vie à peine suspendue s'apprête à reprendre son espace. Un flow d'émotions chassa les mouches, la simplicité de l'acte manuel et sa puissante symbolique gestuelle l'emplirent d'admiration ; une bouffée d'orgueil balaya le doute : sa possible maîtrise du temps et de l'espace, comme les grands maîtres !

Les poumons se gonflèrent lentement chassant l'oppression. Libérée la main reprit sa progression, et les pieds, bons petits soldats comme toujours, lui obéirent. La lumière naturelle gonfla l'entrée de la maison, et les bagages se réduisirent à leur rôle immuable : accessoires !

Le temps reprit son cours, le pourquoi – sans intérêt – se dissout dans l'oubli, l'action régnait sans partage, la porte se referma et un autre avenir s'ouvrit.

## **Sans titre** (S.B.)

Anne est revenue dans son charmant village natal entouré de forêts et perché sur la montagne.

Elle avait toujours entendu parler d'une dame étrange qui habite la forêt voisine et que personne n'a revue depuis la guerre. Elle décide d'y aller. Elle avance prudemment car il est dit qu'il ne faut pas s'y aventurer car elle est dangereuse.

Elle sent une force invisible qui la pousse à avancer et sa curiosité est immense même si la peur étreint son ventre. Il n'y a pas un souffle de vent, tout est silencieux et elle n'entend que les bruits de ses pas sur le sol. C'est angoissant, étouffant,

Elle ne sait pas depuis combien de temps elle marche. Brusquement au détour d'un chemin une clairière apparaît et au milieu s'élève une petite et coquette maison agréable à regarder, entourée de fleurs multiples et multicolores, cela fait un contraste frappant avec la sinistre forêt. Elle s'approche à petits pas feutrés. Rien ne bouge, un coup d'œil bref aux fenêtres lui indique que la maison est vide. Elle se retourne et brusquement apparaît devant elle une belle dame aux cheveux blancs et au regard doux les bras chargé d'herbes et de fleurs. Son regard est interrogatif. Anne est surprise par sa vision, elle qui s'attendait à voir une sorcière. Doucement, elle s'approche de la vieille dame qui lui sourit et lui fait signe de s'asseoir.

Elle lui dit :

- Je ne vous ferais pas de mal, je sais que des rumeurs sont colportées à mon sujet. Je vais vous raconter mon histoire. Je m'appelle Madeleine.

J'étais une jeune fille heureuse à qui la vie souriait. J'ai rencontré Gunther et j'en suis tombée follement amoureuse mais c'était la guerre et les allemands n'étaient pas les bienvenus. Il a rejoint son bataillon et il n'est jamais revenu. J'ai appris qu'il était mort au champ de bataille. Je portais en moi l'enfant, fruit de notre amour. J'ai été bannie et j'ai dû m'enfuir. Ma fille est née dans cette maison familiale et depuis je ne suis plus retournée au village car j'ai fini par comprendre que les humains n'ont ni compassion, ni empathie et qu'il vaut mieux vivre en osmose avec la nature, les animaux qui nous permettent de vivre dans l'amour et la tolérance.

Anne, stupéfaite et émue par ce récit promet à Madeleine de lever la voile sur cette triste histoire et de rétablir la vérité.

A son retour, elle se rend au café de la place où tous les villageois passent le temps à déblatérer sur tout. A son arrivée un silence s'établit, ils regardent

avec curiosité Anne attendant avec impatience son récit qu'ils supposent être maléfiques. Quelle est leur stupéfaction d'entendre ses paroles. Leurs visages sont perplexes, interrogateurs et même émus. Pascal, un très jeune homme, décide d'aller chez Madeleine afin de réparer cette injustice. Il pense qu'il ne faut pas juger l'autre sans connaître les épreuves traversées et que la tolérance est le respect des individus.

## Célébrité (Sylvie)

Je suis une femme écrivain de renommée mondiale, mon dernier roman « Célébrité » est déjà un best-seller. Aujourd'hui est un grand jour pour moi, je dois recevoir le prix Goncourt. Pour cette journée inoubliable ma fidèle collaboratrice Pascale doit me ramener ma robe noire de chez Dior et mes bijoux de chez Cartier.

Elle arrive avec une heure de retard, ce qui a le don de m'énerver.

- Excusez-moi me dit-elle, il y avait un embouteillage monstre mais tout est prêt, voici votre robe et vos saphirs.

Je lui réponds :

- Mais non tout n'est pas prêt, on n'a jamais vu des saphirs sur une robe noire, je voulais une parure de diamants, ou avez-vous la tête, en plus il est trop tard pour changer, comment faire ?

Elle me répond :

- J'ai un collier en strass qui fera l'affaire.

Je lève les yeux au ciel en maugréant, ma collaboratrice est habituée à mes sautes d'humeur et à mes caprices. Donc allons-y pour le collier en strass, j'essaie ma robe et là j'entends un gros crac, désespéré je lui dis : "Mais ce n'est pas la bonne taille, vous vous moquez de moi Pascale, je vous avais dit une taille 44 pas un 40 et vous qui me dites que tout est prêt, vous voulez rire.

- Ne vous en faites pas me dit-elle, j'ai une tenue que j'ai acheté aux fripes, une robe longue rose à grosses fleurs vertes, un chapeau de paille et des espadrilles bleues sera sur vous du plus bel effet.

Mon dieu, affublée comme ça on dirait un épouvantail, mais l'heure avance il faut que je parte. Je sors de mon palace accompagnée de ma collaboratrice (qui n'en rate pas une), devant mon chauffeur m'attend avec un air surpris en voyant ma tenue. Il m'ouvre la porte de la limousine (des fois que je ne sache pas l'ouvrir) et direction Opéra restaurant Drouant où a lieu la cérémonie.

Sortie de la limousine. Tout est prêt pour m'accueillir comme une star, une foule m'entoure, les flashes crépitent, je signe des autographes, ma fidèle collaboratrice qui a été championne de karaté par le passé envoie valser quelques importuns. Arrivée au restaurant j'avance sur le tapis rouge, la ministre de la Culture fait un tas d'éloges sur moi et me remet le prix Goncourt tant convoité. Puis place au champagne. J'entends deux journalistes se dire « Spéciale sa tenue » « Je crois qu'elle a inventé la mode du mauvais gout, elle devrait demander conseil à Cristina Córdula, hi hi hi ». Soudain un murmure se fait, voici l'arrivée du Président Barack Obama de passage en France entouré de ses gardes du corps et qui est mon plus grand

fan. Il s'avance vers moi pour me féliciter et me dire que j'ai beaucoup d'humour dans ma façon de m'habiller, ce qui fait rabattre le caquet de mes deux pétasses de journalistes. Puis nous trinquons à mon succès sous un tonnerre d'applaudissements.

Lorsque j'entends au loin « Sylvie, Sylvie réveille-toi » la douce voix de ma mère qui me dit « Tu dois aller à Aldi faire les courses, Pascale t'attend, tout est prêt, l'argent, le panier, et après tu me feras les carreaux ». Je me lève le cerveau embrumé, enfile mes vieilles baskets, et d'un pas lourd et le moral en berne je rejoins ma cousine Pascale au Aldi de ma cité de la banlieue parisienne. Quel beau rêve c'était.

## La fête des voisins (Vannelle Frau)

Le 24 juin à 19 heures, Armance se dépêcha de ranger ses affaires. Elle disposa les derniers dossiers sur son bureau, jeta quelques papiers dans la poubelle, et éteignit son ordinateur, pensant machinalement qu'elle retrouverait ces objets lundi, à la même place et sans surprise. Elle avait hâte de rentrer chez elle et la perspective d'un verre de vin accompagné de quelques cacahuètes grillées la réjouissait fortement. Elle se voyait déjà allongée dans son canapé, vêtue de son pyjama rose, véritable compagnon de ses nuits solitaires et avec pour musique de fond un vieux disque de jazz. La soirée s'annonçait tranquille et reposante après une dure semaine de travail. Alors qu'elle fermait la porte de son bureau, Armance se rappela que la fête des voisins avait lieu dans une semaine. Il lui restait encore une semaine pour se préparer à affronter cet événement. Elle soupira, cette année elle n'avait pas réussi à échapper à cette rencontre qu'elle caractérisait en temps normal « d'inutile et stérile ». Cette année, contrairement aux autres années, elle avait accepté de se joindre à la horde de voisins de son immeuble. Elle avait cédé de mauvaise grâce à l'invitation. Les arguments quelques peu convaincants de Ghyslaine, sa voisine du 4<sup>ème</sup> avaient eu néanmoins raison de sa résistance. Après tout s'était-elle dit, une fois n'est pas coutume, je serai tranquille pour au moins 4 ans.

Armance était de nature solitaire et n'aimait pas les réunions de personnes, encore moins celles de ses voisins, lesquelles, selon elle, n'apportaient rien à la collectivité. Quoi de plus ennuyeux que d'entendre parler de Belzebut, le chat de Madame Darmon, sa voisine de palier. Armance nourrissait une hargne profonde contre cet animal à la robe fauve. Quelle idée d'appeler son chat ainsi, se disait-elle chaque fois qu'elle croisait Belzebut dans la cage d'escalier alors que celui-ci lui roulait de gros yeux globuleux et cherchait par tous les moyens à s'introduire chez elle dès qu'elle entrouvrait sa porte. Le bruit velouté des coussinets sur le sol annonçait la présence de son ennemi. A croire qu'il la guettait, tapi dans un recoin ! Armance avait parfois la sensation que ce maudit animal ressentait l'antipathie qu'elle nourrissait à son égard et la lui rendait au centuple lorsqu'il se faufilait furtivement entre ses jambes, telle une fusée alors qu'elle entrait chez elle. Une bataille de courte durée se livrait alors sur le palier, boule de poils hérissés contre pieds chaussés d'escarpins à bout pointus et menaçants. Un long miaulement aigu signalait alors la capitulation de Belzebut, qui furieux d'avoir échoué à l'occupation d'un nouveau territoire, repartait dans le sens inverse. Qu'il aille en enfer rageait-elle et surtout qu'il y reste !

Cette année, elle devait néanmoins reconnaître qu'un facteur l'avait motivée à accepter l'invitation de Ghyslaine. Monsieur Girin, « vous savez le

nouveau voisin du 3<sup>ème</sup> étage sera avec nous » avait malicieusement ajouté Ghyslaine. En effet, M. Girin, le nouveau voisin du 3<sup>ème</sup> étage attisait la curiosité d'Armance. Elle l'avait croisé à plusieurs reprises dans la cage d'escaliers et parfois à l'épicerie du coin de la rue. Il la saluait courtoisement à chaque rencontre et Armance se surprenait à penser que cet homme semblait charmant.

Ce 24 juin à 20h15 Armance se laissa tomber sur son canapé, pieds nus, cheveux épars, tout artifice sur son visage soigneusement gommé et engoncée dans son pyjama rose. Franck Sinatra l'invitait à un voyage exceptionnel en direction de la lune. Soudain un coup de sonnette la tira de la douce rêverie dans laquelle elle avait pris peu à peu refuge. Tout en maugréant intérieurement de cet atterrissage forcé, elle se leva pour ouvrir. Au même moment, son regard se posa sur un feuillet collé au mur, sur lequel était écrit : 24 juin 20h, fête des voisins. M. Girin, tout sourire, était face à Armance, toute de rose vêtue, alors qu'une fusée poilue venait de lui passer entre les jambes dans un miaulement de victoire.

« Vous venez ? dit M. Girin, nous n'attendons plus que vous. Tout est prêt ! »

## **Senteurs** (André Bouisson)

Juillet 1254, Guillaume, accompagné de deux cavaliers, rentrait de la croisade.

Après avoir accosté sur une plage de Provence avec le roi Louis IX, il se mit en quête de montures afin de rejoindre, au plus vite, son castelet dans les confins du Comté. Là, l'attendaient ceux qu'il avait quittés, six ans plus tôt. Le maquignon qui lui vendit les chevaux, lui dit à demi-mot : « Mon seigneur, il est des retours qui sont parfois plus douloureux que les départs ».

Durant les longues heures de chevauchée, il se souvenait de ce jour de 1248, des senteurs suaves des arbres en fleurs, de l'immense festin qui avait été donné, des effluves épicés qui émanaient des cuisines, des vins capiteux qui furent servis, mais surtout du parfum délicieux et entêtant de sa bien-aimée et enfin du langoureux vertige dont il fut saisi dans la douce chaleur d'un soir d'ivresse.

À présent, il galopait sur ses terres et respirait à pleins poumons l'air du pays emplé des subtiles senteurs de la garrigue. Au détour d'un chemin, ils croisèrent un mendiant, vêtu de hardes, le regard fiévreux, la tête basse. Il murmura quelques mots inintelligibles : « Pas plus loin... vallée maudite... Dieu abandonné... livré au diable... ».

Guillaume se tournant vers ses écuyers, leur avoua qu'il n'avait rien compris.

Une heure plus tard, il aperçut enfin la silhouette familière du château. Tout lui sembla anormalement calme. Alors qu'il franchissait le pont-levis, des oiseaux de proie s'envolèrent en criant. Sinistre présage. Mais ce qui le saisit alors, ce furent les odeurs nauséabondes qui émanaient des douves à l'eau verdâtre. Au fur et à mesure de leur avancée, des effluves repoussants et méphitiques les enveloppèrent. Les trois hommes s'arrêtèrent et se masquèrent le visage pour se garantir de cette puanteur âcre et nauséabonde.

La place était vide, désertée de tous ses habitants. Poussant plus avant, ils découvrirent les cadavres de quelques animaux, en pleine décomposition, gisant dans les écuries. C'en était trop, ils firent volte-face et s'enfuirent à bride abattue, emportant avec eux ces odeurs pestilentielles et persistantes qui ne devaient plus les abandonner.

Guillaume effondré sur sa monture, pleurait et leur avoua : « Il m'a fallu du temps. Mais j'ai fini par comprendre, ce qu'avaient voulu dire le maquignon et le manant ». Il lui restait à découvrir la cause d'un tel désastre, mais ceci est une autre histoire.



## Le septième jour (Eric Protin)

A l'aube du septième jour, il décida de se reposer. Content de lui.

Parti de rien, il lui avait suffi d'une étincelle pour mettre en place le décor où allaient vivre deux clones à son image. Il avait lancé des multitudes de petits cailloux plus ou moins sphériques dans un espace infini, en utilisant quelques théories obsolètes de mécanique quantique et de relativité restreinte pour animer la stabilité du tout, et il se dit que tout cela était parfait.

Pendant qu'il se reposait en se prenant naïvement pour un Dieu, je m'installais devant les grands écrans célestes et me remis aux commandes. Un peu de discorde dans les pommes, quelques bugs dans leur ADN, quelques fausses certitudes dans leur ignorance, des rêves d'immortalité pour oublier leurs limites, des écrans publicitaires pour leurs cerveaux asservis, des dieux pour les soumettre et attiser leurs haines.

Et moi, je zooms sur l'écran pour les regarder évoluer.

Ils vont dans leurs réserves naturelles en crachant leur oxyde de carbone pour faire des grimaces aux grands singes qui s'interrogent : « Que sommes-nous devenus ? ».

Ils ont des étoiles dans les yeux et déambulent en écrasant quelques-unes des innombrables fourmis qui finiront par les dévorer.

Ils se multiplient selon une courbe exponentielle en crevant de faim, et font pousser des légumes en plastique qui les anéantiront.

Ils s'inventent des héros de science-fiction qui ne sont que leurs propres copiés-collés.

Ils ont déjà contaminé leur satellite en croyant décrocher la lune.

Ils sont en train de s'autodétruire et rêvent de conquête spatiale.

Mais pour qui se prennent-ils ?

Ma décision est prise. En cette fin du septième jour, tout est prêt.

Le compte à rebours est déclenché.

Pendant qu'ils comptent les trous de leur couche d'ozone, la surchauffe programmée du magma va commencer à carboniser leurs semelles de faux caoutchouc, et le bouillonnement de leurs océans ne laissera aucune trace sur mes écrans géants.

Perdu !

Fin du premier épisode.

Pour recommencer, appuyer sur « ESC ».

## **J'ai fini par comprendre** (Cérimaya)

Tu étais ma vie  
elle m'a tout pris  
tu as bien joué  
vous étiez liés

Je croyais en nous  
depuis tant d'années  
elle est arrivée  
et t'a rendu fou

Les mensonges ont pris  
habituée au faux  
au fil de tes mots  
de plus en plus gros

Dans ce double jeu  
tout devenait creux  
et tu t'enfonças  
aggravant ton cas

Elle t'a mené  
a pu partager  
je ne savais rien  
c'était pour mon bien

Quand l'aveu fut fait  
tout devint très laid  
le monde était sale  
l'amour bien trop pâle

Il est un enfant  
qui peut-être attend  
que j'aïlle vers lui  
sans pousser de cri

Lui prenne la main  
pour que tout soit bien  
mais je ne peux pas  
être celle-là

Avec le temps oui  
sans doute ou jamais  
car nous partageons  
le même abandon.

## **De voiles et de soie** (Geneviève Protin)

Je n'aime pas le temps qu'il fait ce soir. Trop d'étoiles.

Je n'aime pas non plus mon voisin, celui d'en face.

D'ailleurs, pour vous dire, il s'appelle Icare. C'est drôle, mais c'est joli.

C'est drôle parce que le cheval de mon autre voisin s'appelle aussi Icare.

Et tous les deux s'entendent bien.

Mais pas mes voisins.

Icare est bizarre.

Dans le jardin d'Icare – dans ce qui lui sert de cour – des paquets s'amoncellent, pas de façon organisée, mais en un grand désordre. Des gros sur des petits, des pointus sur des ronds, et puis un long, très long, un très très long, un qui m'intrigue vraiment, un qu'il déballe surtout la nuit, des nuits comme celle-ci.

D'autres m'intriguent aussi. Sur un carton écrasé on devine encore « TISSUS BOUCHARA » en grosses lettres rouges. Par une déchirure du carton s'échappe ce qui semble être un voile blanc. Il a la brillance de la soie. Il n'est pourtant pas tailleur, Icare !

Mais je l'ai déjà vu par la lucarne du grenier, les soirs de lune rousse, couper, piquer, et piquer encore de grands triangles blancs, soyeux, qu'étrangement il dispose comme des ailes.

Un soir, il a pointé le très long objet vers le coq du clocher et je ne l'ai plus jamais revu.

J'ai fini par comprendre. Ce sont les confins du ciel qui l'attiraient.

Mon voisin s'est envolé pour fuir la folie des hommes.

Avec lui, un cheval aussi s'est envolé.

Moi, c'est Salomé.

## Une nouvelle vie (Magali)

Durant trente-huit ans, c'est comme si j'avais été un zombie, comme si tout ce que j'avais vécu, je ne l'avais pas vécu pleinement. Bien loin d'être dans l'entrain ou de devoir prendre des initiatives, j'ai toujours vécu dans l'angoisse de mal faire les choses et de me convaincre que tout ce que j'entreprenais ne servait à rien.

Tout cela ne m'a pas vraiment aidé dans ma vie.

Je fuyais le plus souvent possible le cercle familial lieu d'angoisse et de dévalorisation pour me réfugier chez les autres où je me sentais un peu vivre et être une personne ordinaire.

J'étais assez réservée et mentais très souvent aux autres comme à moi-même.

Tout ceci m'a tout de même valu une belle surprise pour mes trente et un ans....Un bébé...Un bébé qui s'est caché aux yeux de tous même des miens...

Toute cette histoire a été difficile à accepter, mais quand on a trente et un an, une chose est sûre, c'est qu'élever un enfant seule n'est pas chose aisée, car le géniteur a disparu en apprenant la nouvelle, mais c'est tout de même un des plus beaux cadeaux que l'univers puisse nous offrir.

A l'aube de mes trente-neuf ans après avoir fait le deuil de cette longue partie de cache-cache, tout est prêt pour une nouvelle vie....

Une nouvelle vie libérée du passé avec l'envie d'écrire au présent ce nouveau chapitre : celui de faire découvrir à une petite fille de huit ans que la vie est belle surtout lorsqu'on profite pleinement du présent.

## **Berceuse des temps présents** (Patrick Masson)

Tout est prêt... le bain...le biberon...la tendresse...

On va le chercher !

.....

Chut, il dort.

*(chanté)*

Ne t'éveille pas petit bonhomme  
Hors de tes rêves il y a les hommes  
Qui coupent les têtes et qui égorgent  
Qui sont plus cruels que les hommes.

C'n'est pas le monde qu'on voulait  
Les roses les œillets le jasmin  
Perdent trop vite leur parfum  
Et l'arbre ne cache pas la forêt.

Les hommes ne vivent pas d'amour  
Où sont les soldats troubadours  
Les soldats suivent le tambour  
Qui les mène au combat du jour.

Y'a pas de fées mais des sorcières  
Qui nous entraînent jusqu'en enfer  
Même le blond couleur des blés  
N'est plus douceur n'est plus bonté.

Chut...

Ne t'éveille pas petit bonhomme  
Hors de tes rêves il y a les hommes  
Qui coupent les têtes et qui égorgent  
Qui sont plus cruels que les ogres.

Été 2016

## **Oser** (Laura S. Morand)

Un dernier regard dans le miroir. Tout est prêt. Presque. Une mèche rebelle, à remettre à sa place.

L'idée me fait rire, bientôt cela n'aura plus aucune importance. Pourtant je me recoiffe. En cet instant, il me semble que c'est le seul geste indispensable. Il retarde le moment d'y aller.

D'autres choses qui ne seraient pas à leur place? Retarder encore. Gagner quelques minutes. Pourtant je l'ai décidé, enfin il me semble. Difficile à dire. Ils m'ont donné leur raisons, m'ont convaincu. Mais cela répondait à une de mes envies aussi. Enfin je crois.

Depuis ma décision, je réalise que c'est maintenant et j'ai peur. Je ne l'ai avoué à personne, ils se seraient moqués. Fléchir n'est plus possible, la honte d'avoir échoué serait pire que la peur. Je dois le faire. Oser.

Je suis prêt mais je vérifie quand même. Retarder n'est pas fléchir. Ma vie va prendre un tournant, je vais exploser au milieu des autres. Cela peut bien justifier 2 ou 3 minutes, non?

Ma ceinture est en place, les blocs rectangles bien alignés. L'ordre me rassure. Dans quelques minutes, ce sera le chaos, la surface volera en éclats. Bombe. Ce mot résonne en moi. Comment dit-on? Faire une bombe? Etre une bombe? Drôle comme je m'attache à des choses insignifiantes, une mèche, un verbe.

Enlever un bloc? En rajouter un? Les espacer plus? J'ai suivi à la lettre leurs consignes mais maintenant je doute.

D'autres ont réussi avant moi. A quoi ont-ils pensé juste avant? Avaient-ils cette même boule au creux du ventre? Doutaient-ils? L'ont-ils fait par conviction ou par peur de la honte?

Des filles qui s'approchent! Je me dirige d'un pas décidé vers l'endroit où je dois sauter. Je ne veux pas que des filles me voient hésiter.

J'y suis. Personne ne fait attention à moi. Personne ne sent donc ma peur? Sommes-nous si dégénérés pour avoir perdu cette capacité à ressentir les émotions de nos congénères? Sans doute.

Plus de minutes à gagner ou perdre. C'est le moment. Je ferme les yeux. Je saute.

Mon cerveau a bloqué ma peur, il s'efface parfois pour que l'homme agisse. Tout explose autour de moi. Je flotte, je ne suis que sensations. J'ouvre les

yeux, regarde autour de moi, tout va bien. La ceinture était bien réglée finalement. Je m'agrippe au bord de la piscine. J'ai réussi. Je l'ai fait pour moi. Je réalise que je peux être plus fort que ma peur.

Tout autour, tout continue comme avant. Personne n'a rien remarqué.

## **Sans titre** (Rosemarie Chazay)

Je me souviendrai longtemps de la première fois que je t'ai vue. C'était le jour de ton arrivée à l'institut. Tu portais une robe longue cachée sous une belle pelisse, une lourde valise. De ton chapeau cloche s'échappaient tes longs cheveux dressés en deux tresses dorées. Il faisait froid, si froid. Un brouillard vaporeux s'échappait de tes lèvres lorsque tu parlais avec le directeur... enfin je dis « parlais », je ne pouvais rien entendre de ma fenêtre... et de toute façon, je suis sourde et muette.

Tu as fait de moi un être civilisé, moi qui vivais comme une sauvageonne. Je ne pouvais concevoir cette rigueur que tous me demandaient, comme de me peigner ou d'enfiler des habits plutôt que des haillons. Tu as réussi à m'apprivoiser, à me pacifier, et maintenant je prends plaisir à jouer les petites filles modèles.

Je regardais tes yeux, ton sourire, je savais que tu voulais quelque chose de moi, que tu voulais me dire quelque chose. J'essayais de trouver une solution. J'aimais, oh combien, passer ma main sur ta joue, cette caresse apaisait mes angoisses... mais je vivais toujours dans cet étau, une solitude sans mot, sans espoir d'en sortir, un exil intérieur...

Jusqu'au jour où dans une fulgurante explosion dans ma conscience, j'ai fini par comprendre ce que tu me demandais. J'ai fini par comprendre. Que tes mains dans mes mains, exprimait un langage, que chaque tape, chaque doigt équivalait à une lettre, à un mot. Dans mon cerveau tout devint lumineux. Depuis notre rencontre, inlassablement, tes doigts se sont sans cesse agités entre mes doigts.

Ce matin-là, dans la salle du réfectoire, tu m'as encore une fois épilé le mot fourchette, c'est alors qu'une lumière a pris feu en moi, tout cela venait de faire sens. Ensuite j'ai voulu savoir le nom de tous les objets, là tout de suite. Je riais, je riais avec toi, avec les autres. Je courais de l'un à l'autre, pour toucher des visages, des mains. Je voulais dialoguer avec tous, je voulais dialoguer avec toi. J'étais dans une urgence folle, il fallait que je sache, il fallait que je nomme tout ce qui se trouvait sur mon passage.

Ce jour-là, grâce à toi, j'ai pris un autre chemin, j'ai pris le chemin d'une autre destinée parmi les hommes.



## **Le bol rouge** (Violette Chabi)

Quand on a frappé violemment à la porte, Esther a tout de suite compris et s'est dit qu'il fallait gagner du temps. Elle a ouvert et a demandé une petite minute aux deux hommes qui la regardaient fixement. Ils ont dit oui d'un signe de tête. Elle a couru vers la cuisine. Le bol rouge ! Il fallait vite le faire disparaître. Elle a traversé l'appartement... un appartement de vieille femme seule. C'est ce qu'elle s'est dit. Pourvu que le petit ne tousse pas. Et s'il éternuait. La peur peut provoquer des réactions incontrôlables. A dix ans on est encore bien vulnérable ! Esther court dans tous les sens, les autres s'impatientent. Elle retourne à la cuisine. Un des deux hommes est derrière elle. Un seul bol sur la table... Esther jubile pendant quelques secondes puis se dit qu'elle ferait mieux de les suivre maintenant. Ils pourraient se mettre à fouiller... Ils ouvriraient les armoires, le placard. Son cœur se serre mais elle ne montre rien. Le petit ira chez les voisins... elle se rassure. Elle regarde une dernière fois l'appartement, un ultime regard à la vie.

- La place de l'étoile lui crie l'un des hommes. Esther baisse les yeux et replace lentement l'étoile jaune à demi cachée sous sa veste.

Elle se dit que tout est prêt, qu'elle a fait ce qu'il fallait. Docilement, elle suit les hommes qui l'entraînent vers un inconnu qu'elle redoute.

## **Malaise et Renaissance** (Isabelle F.)

A 29 ans, je me sens bien dans ma peau, épanouie dans mon travail et sereine en dehors. Mes amis m'appellent régulièrement pour une fête, un ciné, une virée sur la Côte. Mon boss me confie des dossiers de plus en plus complexes, preuve de sa confiance en moi. Pourtant, à la veille de mes 30 ans, quelque chose cloche. Quand, lors d'une soirée, je me surprends à m'observer de manière « détachée », j'aperçois une jeune femme à l'allure vive et agréable, à la répartie facile, mais dont le regard trahit par moment une certaine tristesse, en contradiction totale avec son comportement.

Emportée par un rythme de vie qui ne laisse pas de temps pour soi, je m'interroge trop peu sur ce grain de sable qui vient enrayer la belle mécanique de mon existence, imaginant qu'il va se désagrèger tout seul. Pourtant, je le sens, ce grain de sable grossit lentement mais inexorablement. Je me promis donc, le dimanche suivant, de rester seule et de réfléchir à ma situation, si enviable de l'extérieur.

Ainsi, après une semaine où je continuais à « paraître » auprès de mes collègues de travail et de mes amis, je m'enfermai chez moi, TV, radio et portable éteints et commençai à disséquer ma vie, papier et crayon en main :

- Travail : intéressant, bonne ambiance générale, estime du chef mais peu de récompenses en terme d'augmentation de salaire ou d'avancement ; je suis la « sérieuse sympa » qui résout les problèmes des autres ;
- Amitié : beaucoup trop de relations et trop peu de vrais amis ; je vais devoir trier pour passer davantage de temps avec les personnes que j'estime vraiment;
- Amour : calme plat ; ce célibat très pratique pour vivre à fond à 25 ans commence à me peser à l'aube de la trentaine, surtout que la « rigolote de service » semble si bien ainsi...;
- Famille : sans frère, ni sœur, je suis proche de ma mère que je néglige un peu ces derniers temps ; elle est pourtant ma seule famille, toujours présente lorsque je ne vais pas bien. Mon père, parti alors que j'avais 11 ans, ne s'est jamais vraiment intéressé à moi et aujourd'hui, je le lui rends bien, mais est-ce une attitude constructive de ma part ??

En ce dimanche pluvieux propice à une introspection, je passai ainsi en revue les différents aspects de mon existence et finis par comprendre que se laisser bercer par la vie de bohème que je mène depuis la fin de mes études n'est pas une fin en soi, ou du moins ne l'est plus. J'ai en effet mûri et je veux désormais construire Ma Vie en faisant des choix et en ayant des projets qui m'aident encore à grandir et à progresser dans la connaissance du monde, de l'autre et, in fine, de moi-même.

## **Expédition en Albanie** (Claudette)

Tout est prêt, les valises sont bouclées, le marathon des préparatifs est achevé, rendez-vous à l'aéroport. Tandis que notre benjamin s'émerveille devant les avions qui se posent ou s'envolent, le reste de la famille fête ses retrouvailles avec un expresso. Puis c'est l'embarquement et le décollage pour l'Autriche. Les virages et les turbulences nous font nous cramponner à nos sièges. A travers le léger voile de nuages on aperçoit le monde d'en bas cartographié dans un beau camaïeu de vert et de bleu. En Autriche changement d'avion et cap sur l'Albanie. Pour sublimer l'attente les valse de Vienne sont diffusées en sourdine. C'est un moment de pur bonheur ! Une heure et demie plus tard l'Albanie nous accueille éblouissante de soleil, brûlante par son étreinte mais surprenante par sa verdure. Partout de magnifiques villas en construction paraissent à l'abandon. Ce sont les exilés qui se construisent un nid petit à petit. Mais quel nid !

Illyriens, grecs, romains, slaves, ottomans, italiens, allemands, communistes ont occupé ce pays le privant de ses ailes. Ce pays que nous avons traversé d'ouest en est pour assister à un mariage. Un mariage au-delà de nos rêves où les danses avaient des airs de sirtakis grecs et la musique un écho d'Orient.

Au retour le lac Ohrid baignant dans toutes les lueurs du soir était une féerie ! Le long des routes nous avons croisé des carrioles tirées par des ânes. Dans les campagnes des "feniers" nous ont rappelé la série de meules de Claude Monet.

Comme on t'aime petite Albanie, grande comme notre Bretagne !

Petite Albanie si meurtrie et si pleine de rêves !

Petite Albanie qui sera, comme ta célèbre voisine,  
la Corfou de demain !

## Sur le chemin (Jacques C.)

Je suis sorti de l'hôpital et me voilà 1 300 kms plus loin. Cinquante jours de marche pour arriver à Compostelle. Il suffit de mettre un pas devant l'autre. Un petit pas, puis un autre et un autre encore. Nous sommes assis devant des Cerveza bien fraîches pendant que François prépare le repas.

Elle m'a demandé alors pourquoi j'étais là. Qu'est-ce qui m'avait poussé à faire « le Chemin » ?

Je n'ai d'abord su que répondre. Je ne sais jamais pourquoi je suis là où je suis. J'ai pensé à un roman de Michel Tournier : Gaspard, Melchior et Balthazar. J'ai aimé cette histoire où un quatrième roi, Taor, part à la recherche de la recette du rahat-loukoum à la pistache. Ce qui initie sa quête est d'une totale futilité. J'aime les personnes qui ne se prennent pas au sérieux, qui ne prennent pas la vie au tragique. A quoi bon se la jouer dramatique ? J'ai envie de lui répondre que je suis parti à la recherche d'un escargot senestre. Il est vrai que je serai content d'en croiser un ! Mais elle ne comprendrait pas. Elle ne comprendrait pas que finalement la plupart du temps nous ne sommes mus que par des motifs bien futiles que nous oublierons le plus souvent quelques années plus tard. Toujours en quête, toujours en marche. Taor finit par se lancer à la poursuite de Jésus, Marie et Joseph...

Taor dont la quête personnelle se transforme en course contre le temps.

N'est-ce pas pour moi aussi une course contre le temps ? Je suis parti pour fuir la vieillesse qui me précède, pour fuir le mal qui me ronge, pour me prouver que je peux encore marcher, que je suis vivant. Mais le temps perdu ne se rattrape jamais. On ne peut ni gagner, ni perdre son temps d'ailleurs. Il n'est possible que de vivre un jour après l'autre, de faire des choix et surtout de faire le deuil de tout ce que l'on ne vivra pas, de tout ce que l'on ne connaîtra pas. C'est peut-être le plus difficile. Faire le deuil de tous mes amours perdus et de tous ceux que je n'ai jamais connus.

Que lui dire ? Lui parler de la foi ? Je ne sais pas vraiment en quoi je crois. Lui dire que j'ai essayé d'abandonner toutes illusions ? Elle est profondément croyante et je ne veux pas risquer de la blesser. Et puis finalement ce n'est même pas vrai, je ne puis vivre, comme tout le monde, que dans l'illusion. J'ai un si grand désir d'aimer et d'être aimé. Je crois bien d'ailleurs que je me suis lancé sur le Chemin à la poursuite de mon dernier amour. Tout est déjà là, à portée de main mais le plus souvent nous ne le voyons pas. Je souris. Elle est là devant moi et je ne peux lui dire tout cela. Perdu dans les méandres de mes pensées qui ne conduisent nulle part, je reste silencieux.

Son regard est plein de douceur, mais surtout d'interrogation.

- Tout est prêt ! C'est François qui nous appelle pour le repas.

En me levant je dis à Marie que cet après-midi, j'ai visité le musée d'Art Moderne de Santiago. Sur un grand mur blanc dans un couloir était écrit :

« I can't explain and I won't even try »

Et que c'est là tout ce que j'ai fini par comprendre.

## La mille-pattes à deux pattes (Joëlle Léoni)

Je suis sous un caillou. Je ne suis pas écrasée, je ne le porte pas. C'est plutôt un abri.

La terre sent la mousse. Je suis dans un bois ou près d'une rivière.

J'entends le bruissement imperceptible de milliers de pattes.

Mes sens sont aiguisés. Je ne suis pourtant pas en danger. Au contraire : je suis bien.

Je suis également une petite bête. Nocturne.

J'écoute, je vis, je farfouille de-ci de-là à la recherche de je ne sais quoi.

C'est ma vie. Ça m'occupe. Je suis programmée pour farfouiller dans la terre.

Et celle sous ce caillou est particulièrement accueillante, savoureuse, chaude, odorante.

Je suis vraiment bien. Je ne sais pas qu'il existe un demain.

Je profite du plaisir simple de remuer cette terre qui sent si bon.

Là, maintenant, sous ce caillou protecteur.

J'ai fini par comprendre que je rêvais, mais je n'ai pas voulu me réveiller.

Pas encore, car tout n'est pas prêt.

Il manque la petite goutte d'eau et son bruit si caractéristique.

Cette goutte de rosée qui annonce le matin.

Sans elle, la nuit perdure. Donc j'attends.

Soudain, le silence s'entend. Il me surprend.

Il détonne. Il m'inquiète un peu.

PLOC !

La goutte d'eau est tombée. L'eau libère les bruits de la vie.

Maintenant tout est prêt.

J'ouvre les yeux : c'était bien un rêve mais la sensation de bien-être m'est restée.

Je souris et je me lève. Commençons par un bon petit-déjeuner.

Quelle était l'idée, déjà, pour savourer la journée ?

Ah oui ! Profiter de l'instant. Ne pas penser à un quelconque lendemain.

Bon. Eh bien aujourd'hui, je chausse mes bottes, je sors...

Et j'essaie d'être heureuse comme une petite bête au fond du bois.

## **L'été 2016** (M. B.)

L'été s'essouffle  
Parfois l'été se rétrécit  
Les terres assoiffées attendent  
Une impossible pluie

Si longtemps sans grabuge  
Les arbres aussi désespèrent  
Regardent vers le ciel  
A quand le déluge?

Là-bas vers Manosque  
Ils sont vides les puits  
Vengeance des dieux  
Pour les douleurs, les cris

Ils ont soif, les migrants  
l'avons-nous seulement su  
A nous le vent qui brûle  
Nos yeux clairs trop grands

La peur encore en bouche  
La foule comme une plaie  
quel seront les suivants  
Ceux pour qui tout est prêt

L'été comme une fosse  
Les larmes en rigoles  
Monde sans rêve de gosse  
j'attends la pluie.

## **C'est tout près...** (Véronique Rolland)

Tout est prêt : La valise, mon départ, et cette idée d'un ailleurs meilleur. Ce soir, j'ai décidé de déconnecter et de mettre les voiles. Ras le bol de ce quotidien qui m'indiffère. Les journées se ressemblent et se rassemblent en une poignée de mois et d'années... et rien n'est vraiment nouveau... ce quotidien est désespérant d'habitudes ! Des gestes identiques que je m'applique à réitérer mécaniquement tel un cyborg obéissant.

Ras le bol des saisons qui n'en sont plus. Du temps de plus en plus capricieux et imprévisible. Des pluies acides et torrentielles qui m'oxydent le corps et l'esprit. Du réchauffement de la planète et de ses locataires blasés qui ne font rien pour y remédier.

Ras le bol de ces assistés à l'humeur morose que je croise sans qu'ils me remarquent. De ceux qui me renvoient l'image de mon déclin. Humanoïde androgyne dans un biotope d'humains robotisés et éternellement insatisfaits. Cette multitude grouillante et insipide à laquelle malgré moi j'appartiens. Ras le bol de ces âmes en peine trainant en grappes sur les quais et coulant dans des rames saturées qui les avalent jusqu'à l'overdose. Ras le bol de ces âmes en panne qui klaxonnent dans les embouteillages, tempêtant contre les passants pressés et grognant leur haine sur les écolos à vélo. Celles qui se croient tout permis... avec ou sans.

Ras le bol des politiques, des menteurs et des affabulateurs. Ras le bol des voyeurs, des vendeurs, des voleurs. De tous ceux qui croient que l'on peut prendre aux autres ce que l'on n'a pas. Que l'on peut, à n'importe qui, faire avaler n'importe quoi. Qui se croient avoir tous les droits au nom de la démocratie et qui ne la respectent même pas. Ras le bol des journalistes et des médias qui nous enfument à coup de « breaking news » comptabilisant les trépassés dans un marathon concurrentiel et morbide en totale indifférence.

Je leur laisse le loisir de compter car je m'en vais. Je pars vers d'autres horizons... Une plage peut-être... La brise légère du vent et le vol d'un goéland. Couper mes capteurs sensoriels pour mieux rêver d'une eau turquoise, de dauphins pétillants et de bancs de poissons d'argent. Retrouver la splendeur de la terre à l'état sauvage. C'était si beau ! Un sommet enneigé, une nuit étoilée et cet infini que l'on ne pourra jamais appréhender. Dommage ! Car la nature préservée de l'Homme ne pourra renaître que dans un souffle nouveau. Le monde a besoin de l'étincelle originelle pour faire rejaillir la lumière et revivre.

Ce soir, j'ai fini par comprendre. Mes larmes coulent un instant sur ma peau synthétique. Mes créateurs se déchirent mais je ne suis pas comme eux.



Une intelligence artificielle se doit d'agir pour le bien de leur reste d'humanité. Ils sont si imparfaits que, même si je m'y étais attaché, je ne crois plus qu'on puisse les sauver. Alors j'ouvre la valise et appuie franchement sur le bouton rouge... pour crever l'abcès et me déconnecter... irrémédiablement !

## **Sans titre** (Béatrice Pollaud)

J'ai fini par comprendre qu'il y a des jours remplis de rêves, des nuits arides d'amour

J'ai fini par comprendre que les roses ne s'ouvrent que bien arrosées et caressées par un doux soleil

J'ai fini par comprendre que le bonheur n'existe que si nous le convions

J'ai fini par comprendre que les mots ne sont que des mots, mais plus encore

J'ai fini par comprendre que le plus beau des mots est ESPOIR, c'est l'essence, le substrat, le moteur de la vie.

## **Et si c'était vrai** (Yeyette)

Ce soir-là, comme tous les soirs, le veilleur de nuit complice va prendre son service. Tous les visiteurs sont partis abandonnant les personnages de cire à leur immobilité, alors le gardien s'installe dans un fauteuil, tout est prêt, le spectacle peut commencer ; car il faut bien le dire il se passe des choses étranges la nuit au musée Grévin.

Tout d'abord on sent comme un léger frémissement dans l'air, puis lentement les statues s'animent (c'est si long de garder la pause toute la journée !) et voilà c'est parti : Ray Charles au piano donne le la et Léonard de Vinci contemple cet instrument bizarre qu'il aurait aimé inventer.

Un peu à l'écart et sans doute inspiré par la musique, Fabrice Lucchini se lance dans une tirade devant Bernard Pivot médusé et ravi. Tout à côté c'est avec un certain panache que Paul Bocuse compare les différents types de cuisson de la poule au pot avec un Henri IV très attentif. Johnny succède à Ray Charles et Mickael Jackson essaie un nouveau pas de danse, Madame de Fontenay ne résiste pas à l'appel d'un rock et, vivement, elle quitte ses chaussures, jette son chapeau qui décrit un arc de cercle et vient coiffer la tête de Jean-Paul Sartre qui en perd ses lunettes.

C'est une musique endiablée et contagieuse qui s'empare de tous les personnages. Mais le veilleur veille et surveille, et il va falloir que chacun regagne sa place car le jour se lève.

Un dernier regard d'inspection, tout est en place, tout est prêt, le musée peut ouvrir ses portes pour accueillir de nouveaux visiteurs.

Pourquoi pensiez-vous que le poste de veilleur de nuit était tant convoité ?

## Réflexions chronologiques (Ysoline Vennat)

Toute ma vie j'ai essayé de comprendre :

- Quelle est cette lumière aveuglante ?
- Qui sont ces gens penchés sur moi ?
- Ces cinq choses mouvantes au bout de mes bras, ça se mange ?
- Comment faire rentrer ce cube dans cette boîte ?
- Maman, où vas-tu ? MAMAAAAAN !
- Pourquoi ne comprennent-ils pas ? « kateuss, ro kateuss »... Et si je pleure ?
- Combien de cailloux peuvent tenir dans mes poches ?
- Quand je renverse le pot de moutarde (sans couvercle), que se passe-t-il ?
- Comment apparaît l'arc-en-ciel ?
- Le Père Noël, il existe ?
- Pourquoi maman et papa se disputent ?
- Comment est apparu le premier homme ?
- Pourquoi les grands se moquent-ils de moi ?
- Changer d'école, ça fait peur ?
- $a^2 + b^2 + 2ab = ?$
- Tu crois qu'il me trouve belle ?
- Et si la vie n'était qu'une illusion ? (Vous avez 4 heures)
- Allô maman ? Faut mettre de l'eau pour cuire des pâtes ?
- La robe bleue... non, la noire... la rouge peut-être ?
- N° IBAN ? Mais de quoi ils me parlent ?
- Veux-tu m'épouser ?
- Pourquoi le voisin tond-il toujours sa pelouse à l'heure de la sieste ?
- Mais pourquoi est-ce qu'il pleure ? Je veux dormir !!!!
- Le boulot, la maison, les enfants... Docteur, vous croyez que je vais y arriver ?
- Mais pourquoi j'ai fait des enfants ??!!!
- C'est quoi ces notes ??! Et comment tu parles à ta mère ??!!!
- Voici les clés de ton appart, tu es sûre que ça va aller ma chérie ?
- Quoi ?! Mais je suis trop jeune pour être grand-mère, non ?
- Combien de trimestres me reste-t-il ?
- Oui oui ce sont mes petits-enfants. Vous ne trouvez pas qu'ils me ressemblent ?
- Qu'aurais-je pu faire de mieux dans ma vie ?
- Et si... ???

- Comment ? Que dis-tu ? Parle plus fort !
- Elle m'a dit qu'elle venait à quelle heure déjà ? 8h15 ?
- Elle m'a dit qu'elle venait à quelle heure déjà ? 8h15 ?
- Ces gens sont gentils de venir me voir... Mais qui sont-ils ?

Je sais que j'ai fini par comprendre.... Mais j'ai oublié...

## **Démonstration scientifique** (Genelyne)

Aujourd'hui, 14 heures, salle H2o, cours du Professeur Kermit Batracus, éminent éthologue de la faculté de Bas-sur-Pat.

« Nous allons, cet après-midi, nous intéresser à la problématique suivante : comment rendre sourde une rana vulgaris ? Je vous invite donc à ouvrir la petite cage posée sur chaque table et à mettre en pratique toutes vos connaissances scientifiques. Nous ferons le point dans une heure. »

Aussitôt, la salle résonne du coassement des étudiants. On entend le bruissement des calculatrices, le crissement des stylos, entrecoupés du geignement des pauvres amphibiens extirpés avec vigueur de leurs prisons.

Vient maintenant le temps de la mise en commun. Aucun groupe ne semble totalement satisfait de son travail. Seules trois hypothèses émergent. Dans le premier groupe, par chance, l'un des étudiants dont le colocataire ronfle la nuit, sort de sa poche des boules Quiès. A la suite de savants calculs, la taille adéquate est trouvée. Le petit animal s'en trouve affublé et ne peut réaliser le saut qu'on lui demande d'exécuter.

Un deuxième groupe couronne la rana d'un mini casque audio réalisé avec les moyens du bord dans lequel retentit « Highway to hell » diffusé à plein volume. Après un sursaut, elle reste prostrée, bien incapable de sauter.

Le troisième groupe a fait le choix de mettre en pratique l'adage selon lequel la masturbation rend sourd. La créature excitée émet quelques gémissements et finit par bondir, seulement à la troisième injonction, ce qui fait croire aux étudiants qu'ils sont sur la bonne voie.

Après avoir pris connaissance des différentes expérimentations, le professeur garde le silence tout en toisant son auditoire d'un air narquois.

« Vos démonstrations ne m'ont pas convaincu : Que se passera-t-il sans boules Quiès ni casque audio ? Quant à la masturbation ... Moi, je vais vous prouver de manière indubitable comment rendre sourd ce batracien. Je prends cette rana vulgaris, je la lâche en lui disant : « Saute ! » ... et elle saute. Maintenant, regardez ! »

Et sous le regard horrifié des élèves, il lui coupe les pattes et lui demande de sauter, n'obtenant aucune réaction de la pauvre bête. Triomphant, il s'exclame alors :

« Voilà comment j'ai fini par comprendre que c'est en coupant les pattes de la grenouille qu'elle devient sourde ! »

## **Sans titre** (Marie-Claire Tirard-Gatel)

C'était dans les années 60 ; j'avais une dizaine d'années. J'étais l'aînée de quatre enfants, à l'époque (deux autres sont venus ensuite). Je me souviens des repas des « grandes fêtes » : Noël, Pâques. Maman avait déjà fort à faire avec la petite famille, le jardin, les animaux de la ferme (poules, lapins, chien, chats...), la vente du lait matin et soir, souvent des personnes qui venaient donner la main aux travaux des champs et qui restaient partager le repas. Mais pour le repas de Noël, qui avait toujours lieu le 25 à midi (le 24 c'est pour la messe de Minuit), il fallait commencer par engraisser la dinde achetée à la Foire de Beaucroissant puis la tuer, la plumer quelques jours avant. Elle pesait bien 5, 6 kilos et il fallait ressortir la grosse cocotte en fonte qui attendait à la cave.

Un autre grand préparatif : les cardons. Pas de repas de Noël sans cardons : soit ils avaient poussé au jardin, soit on allait les acheter chez d'autres producteurs. Que de temps pour effiler toutes ces côtes ! Et les mains qui restaient noires après !

Les desserts aussi demandaient du temps : des bûches « maison » au chocolat, à la confiture ; des salades de fruits, du riz à l'impératrice, etc .... Pas les treize desserts provençaux mais pas loin !

Pour les entrées : pas d'huitres et d'escargots mais les fameux saucissons truffés du boucher du village ! Quel bon goût ! Je m'en souviens encore.

Et toutes les générations se retrouvaient autour de la grande table de ferme : grands-parents, parents, enfants, toujours une ou deux personnes seules également... et comme chacun arrivait en ayant confectionné quelque chose de bon à manger, ou du vin ou apéritif ou digestif « faits maison », il n'y avait aucune raison de ne pas passer une bonne journée.

Mais comment faisaient – elles nos mères ? Sans lave et sèche-linge, lave-vaisselle, four micro-onde, robot de toutes sortes ? Avec toutes les tâches de la ferme et de la famille en plus, quand c'était le moment de passer à table elles n'avaient qu'à dire « tout est prêt » et tous accouraient !

Maintenant, beaucoup de tâches ménagères ont été simplifiées, de nombreux produits nous rendent la vie plus facile, mais ce n'est pas pour cela que « tout est prêt » lorsque les invités arrivent !

Je mesure les progrès réalisés ces cinquante dernières années pour les femmes... mais préparent-elles toujours avec autant d'amour ces rassemblements familiaux ?

## J'ai fini par comprendre (Nany38)

Dans la ville austère, triste, des rues monotones telles des araignées tissant leurs toiles, piègent les hommes et les femmes, comme des mouches. Seulement, ceux-ci ne s'en rendent pas compte. Ils ont le regard vide, perdu mais ils avancent droit devant. Ils se croient libres et pourtant ils ne font que tourner au fond d'un bocal. On dirait des zombies.

C'est ce qu'Amélie se dit en voyant tous ces hommes, ces femmes passer sur le trottoir, juste en face du café où elle est en train de déguster un thé au jasmin accompagné de deux madeleines onctueuses.

En mangeant ces petites douceurs, elle pense aux fameuses madeleines de Proust, elle sourit. Mais juste après, des images inattendues se dessinent dans sa tête :

Le village de son enfance, (village de montagne qu'elle a laissé un jour derrière elle brusquement sans se retourner, il y a six ans!!), la forêt, les jeux avec ses camarades, la montagne, le sommet où on se croit maître de l'univers, etc. Des images de bonheur. « Plutôt des images d'Epinal » se dit-elle et soudain des petites larmes apparaissent dans le coin de ses yeux verts, et dans sa tête un vent souffle, un vent violent qui balaye ses belles images pour ne laisser que de la noirceur, de l'angoisse, de la peur.....

Et elle se souvient :

*Ce matin- là, à l'aube, elle avait quitté le chalet de ses parents. Aux pieds, ses brodequins, aux épaules, son sac à dos abritant son casse-croûte et sa veste. Son cœur battait la chamade, elle était bien, elle regardait sa montagne, juste en face. Et elle allait retrouver tout là-haut son ami, son amour Paul, gardien de refuge.*

*Elle a mis ses pas sur le chemin, et elle est montée dans la forêt, elle l'a traversée et puis elle en est sortie : la montagne, sa montagne était juste au-dessus, majestueuse.*

*Le ciel était voilé, et des nuages gris se formaient, quand elle a atteint le col (un panneau indiquait : col de Chorane 2000m). Dans moins d'une heure, elle serait arrivée au refuge.*

*Sur le chemin raide et rocailleux, elle a senti une fraîcheur, alors elle a ouvert son sac pour mettre sa veste et elle a continué. Le vent soufflait de plus en plus fort, et elle avait du mal à avancer.*

*Dans le ciel, maintenant, de gros nuages noirs, menaçants, s'étaient formés, le silence a été massacré par de violents coups de tonnerre, et la pluie fine comme des aiguilles, puis grosse comme des clous est tombée, piquant Amélie jusqu'au plus profond de sa chair.*

*Que faire ? Ici tout est minéral, aucun arbre pour l'accueillir et la faire patienter. Rien, personne ..... Avancer, serrer les dents mais*



*toujours avancer ..... . Le jour se transformait rapidement en une nuit entre chien et loup. Au détour du sentier, elle a vu le refuge avec des flammèches rouges montant dans le ciel comme un feu d'artifice, puis elle a entendu des crépitements, elle a senti le feu de l'orage, elle a marché de plus en plus vite, des perles de sueur coulaient le long de ses joues, elle avait chaud, pourtant ses mains étaient glacées, son corps frissonnait, sa tête, ses pensées étaient embrumées. Et soudain, alors qu'un panneau indiquait le sommet de sa montagne, et aussi « refuge de la Tourmente » 200 m. Elle ne l'a pas vu, le refuge de bois rond comme un bonbon au caramel, elle a senti le feu brûler ses poumons, elle a vu un écran noir et elle est tombée.*

Une fois revenue à elle, elle a refermé les yeux puis a pris sa tasse de thé au jasmin et l'a porté à ses lèvres tout en marmonnant à voix basse : « j'ai enfin fini par comprendre ! » Et elle s'est mise à pleurer, pleurer comme une madeleine dans une fontaine, ..... son amour disparu.

## **Le conseil** (Ghislaine Trouilloud)

« Bonjour Mamie. »

« Bonjour ma petite-fille. Tu as un air bien pensif aujourd'hui... »

« Pfff, entre les soucis des enfants, les questions de mes élèves et les problèmes de mes copines, je ne sais plus où donner de la tête... J'essaie de les épauler, je les conseille, et j'ai l'impression que ça ne fait qu'empirer les choses ! »

« Parce que tu penses que c'est ce qu'ils attendent de toi quand ils se confient ? »

« Et bien oui ! Sinon, pourquoi viendraient-ils me parler ? »

La vieille dame esquissa un petit sourire.

« Je vais te révéler un secret. J'ai mis le temps, mais j'ai fini par comprendre : les gens parlent pour s'entendre eux-mêmes... Les conseiller, leur asséner des jugements et des sentences ne fait que les blesser et les éloigner de toi. Tu penses les aider ? Tu veux rire ! On se comprend si peu soi-même ! De quel droit te prévaloir d'avoir un avis sur les sentiments, les envies, les actions d'un autre que toi ? Tes enfants ne sont pas toi. Ton mari n'est pas toi. Tes amis te font la confiance de te livrer un peu de leur vie ? Accueille leur parole. Ils trouveront eux-mêmes leur chemin. Avec ce qu'ils sont : leur passé, leur personnalité, leurs peurs, leurs espoirs... Ne les déstabilise pas par des opinions qui ne les concernent pas. Tu n'as pas leur solution. Ne te targue pas de cette supériorité. Tu ne sais rien des autres. Ecouter est le meilleur soin que tu peux leur prodiguer. Si tu renonces à être une sauveuse, tu deviendras une facilitatrice. Et c'est déjà tellement... »

La jeune femme resta songeuse un long moment, puis elle leva un regard espiègle vers sa grand-mère.

« Et là, ça n'est pas un conseil que tu viens de me donner ? »

« Alors ça sera le seul ! » répondit l'aïeule. Et elles éclatèrent d'un grand rire complice.

## **Sans bureau fixe** (Isabelle)

J'ai fini par comprendre : ne rien défaire. Laisser le temps passer et voir ce qui va se décider. Wait & See diraient nos amis anglo-saxons. Cette devise n'a jamais été autant d'actualité. Je contemple autour de moi les cartons amoncelés. Au rythme d'un changement de bureau par an minimum, voire jusqu'à trois les grandes années, je suis devenue extrêmement efficace dans l'art de ranger mes affaires dans des cartons en un temps record. Il faut reconnaître aussi qu'à chaque nouveau déménagement je jette de nouveaux papiers, livres, dossiers. A cette cadence-là, encore quelques déplacements et je ne me poserai plus la question de savoir si je dois vider mes cartons et m'installer comme si je devais rester à ce bureau définitivement ou au moins pendant plusieurs années ou si je continue à ne ranger que le strict nécessaire dans l'attente d'une prochaine migration.

« Sans Bureau Fixe » : c'est le nom que l'on pourrait nous donner. Ou alors « Toujours prêts ! ». Prêts à changer d'environnement, à passer d'une moquette bleue à un lino gris, d'une place réfrigérée par une bouche de climatisation agressive à un emplacement où le t-shirt est de mise quelle que soit la saison. L'avantage de ce jeu perpétuel de taquin est que, si l'on n'est pas satisfait de sa place, au moins on est certain que ça ne va pas durer. A la prochaine phase de jeu, on bénéficiera peut-être d'un bureau plus agréable, situé dans un bâtiment plus récent ou mieux orienté. Tous les bureaux se ressemblent mais tous sont différents : orientés plein sud face à une large baie vitrée, ou au centre de l'étage loin des fenêtres mais proche des toilettes – on ne peut pas tout avoir ! –, dans un coin du bâtiment, au calme, ou entourés d'un côté par une équipe de marketing, toujours au téléphone, et de l'autre côté par des concepteurs, le cerveau toujours en ébullition, ayant sans cesse besoin de tester leurs idées sur leurs voisins.

Au fil du temps, on se crée un réseau de connaissances qui va bien au-delà de son propre service ou équipe. C'est l'avantage de ces grandes entreprises qui balaient les habitudes de sédentarité de leurs décisions sans appel : peu à peu elles incitent leurs collaborateurs à s'ouvrir à d'autres divisions et à élargir leur connaissance de la société. Maintenant on mesure l'ancienneté dans une entreprise au nombre d'étages et de bâtiments dans lesquels on s'est installé pour quelque temps. Lorsque l'on est capable de raconter des anecdotes sur chaque bâtiment, de savoir si telle ou telle place est lumineuse ou correctement climatisée à partir de son simple nom de code – A540 ou G234 –, c'est ... que l'on est mûrs pour une retraite bien méritée et sédentaire !

## Le fantôme de l'orage (Pauline Boissieux, 14 ans)

J'étais accoudé à ma fenêtre, regardant pensivement les gouttes s'écraser sur le goudron. Ce soir-là, j'étais seul à la maison avec mon chat Saucisse et un terrible orage pour toute compagnie. Mes parents n'avaient pas pu rentrer du travail par ce temps. J'avais commencé par jouer sur mon ordinateur mais une panne de courant m'avait empêché de continuer alors que j'avais à peine atteint le niveau seize ! Une vraie injustice. Je contemplais à présent le ciel d'où tombaient des trombes d'eau. L'obscurité avait envahi la ville depuis longtemps et les nuages gris reflétaient mon humeur morose. Pour ne rien arranger, seules quelques bougies éclairaient la pièce, faisant trembler les ombres sur les murs. Je ne me l'avouai pas mais l'anxiété commençait à me gagner. Pour me donner une contenance, je pris un livre au hasard et allai m'installer sur le fauteuil. Puis je lus le titre.

*Journal d'Aurée de Montrose.* En belle écriture tarabiscotée, inscrit en argent sur le rouge de la couverture. Celle-ci représentait d'ailleurs une jeune fille aux longs cheveux noirs et aux yeux d'un gris sans fond. Sa bouche était ouverte dans une attitude suppliante et ses yeux semblaient implorer quelque chose. Je tournai le livre pour regarder le résumé.

*En 1844, Aurée de Montrose, fille de bourgeois, renfermée et solitaire, disparaît mystérieusement un soir d'orage. Le lendemain, la mer rejette son corps sans vie sur la plage. Son journal, retrouvé dans sa chambre, fut publié. On put y lire que la petite Aurée se sentait poursuivie par un étrange cauchemar.*

*Devenez, le temps d'une page, Aurée de Montrose. Inspiré d'une histoire vraie.*

Un frisson me parcourut. Une histoire vraie... Sans réfléchir, j'ouvris le livre et commençai ma lecture. La pauvre Aurée était en effet assaillie de cauchemars, ou plutôt d'un cauchemar, toujours le même. Elle se retrouvait dans une forêt d'arbres gigantesques qui touchaient le ciel. Émerveillée, elle avançait en silence entre ces végétaux majestueux. Ses pas la portaient invariablement au plus grand des arbres, recouvert d'une écorce dorée. Elle y posait la main. Et soudain, elle étouffait. L'air ne parvenait plus à ses poumons. La douleur l'enserrait comme un étai tandis qu'elle tombait à genoux. Haletante, elle levait la tête. Loin, très loin, bien au-dessus des arbres, brillait une surface miroitante. Elle savait, elle avait la certitude que, si elle remontait jusqu'à cette surface, elle serait sauvée. Mais elle restait invariablement collée au sol. Ses forces la quittaient, elle hoquetait, tendait la main vers ce ciel inaccessible... et se réveillait en hurlant.

Je relevai soudain la tête. Il me semblait avoir entendu un bruit. Étais-je aussi seul que je le pensais ? Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre. Dehors, on ne voyait rien. C'était comme si l'obscurité avait tout avalé. Puis un éclair illumina la scène. Et c'est là que je la vis.

Elle se tenait debout sur le toit de l'immeuble d'en face. Sa chemise de nuit blanche voltigeait au vent, ses cheveux noirs formaient un halo sombre autour de sa tête. Et les bougies s'éteignirent.

Épouvanté, je fis un bond en arrière. Mon cœur tambourinait si fort que je crus que ma poitrine allait éclater. Je serrai le poing et mes ongles percèrent ma peau. Puis la nuit m'entoura.

Je ne voyais plus rien. J'étais comme aveugle. Je trébuchai sur une masse chaude et mouvante qui feula. Je sursautai et fis un pas de côté. Mon coude cogna contre un objet dur. J'eus soudain l'impression d'être enfermé. Je respirais difficilement et j'étais compressé à la poitrine. La panique me gagna. Tétanisé de terreur, je me figeai. Un autre bruit retentit, tout près. Un éclair fusa. Et je hurlai.

Car je n'étais pas seul. Une jeune fille, habillée de blanc, ses longs cheveux noirs s'enroulant autour de sa taille, me fixait. L'eau dégoulinait de ses cheveux, trempait ses vêtements, coulait sur sa peau blanche. Mais le plus frappant était ses yeux. Des yeux gris. Les yeux d'Aurée de Montrose.

J'ai fini par comprendre. Cette fille était morte dans la mer toute proche et revenue pour hanter cette maison. Sa maison. Cette fille était Aurée de Montrose.

## L'ombre noire (Candice Boissieux, 8 ans)

Une ombre noire passe derrière les arbres. Elle est grande, elle se dirige vers un vaisseau. Rey la suit avec BB-8. BB-8 lui dit:

- C'est bizarre, cette ombre.

Un peu après, des formes blanches apparaissent dans les bois, elles ont des armes.

L'ombre noire a elle aussi une arme. Une lumière rouge s'allume.

- Ça y est, j'ai fini par comprendre... C'est Kylo Ren avec les stormtroopers qui se dirigent vers un vaisseau.

Kylo Ren et les stormtroopers montent dans le vaisseau. Le vaisseau décolle et se dirige vers l'Etoile de la Mort. Rey va prévenir Luke Skywalker. Luke et Chewbacca vont vers l'Etoile de la Mort avec un vaisseau à la vitesse lumière. La Résistance vient les aider. La Résistance essaye de casser l'Etoile de la Mort mais n'y arrive pas. Rey est vu par les stormtroopers. Ils courent après elle. Elle dit aux stormtroopers:

- Capturez Kylo Ren.

Elle réussit à les faire obéir grâce à la Force. Les stormtroopers capturent Kylo Ren par surprise. Il allume son sabre laser et leur coupe le cou, sauf un qui est blessé à la main et qui s'enfuit en courant. Le stormtrooper blessé enlève son armure et monte dans un vaisseau avec Rey et BB-8 pendant que Luke combat Kylo Ren et que Chewbacca s'éclate avec un pistolaser pour distraire Kylo Ren. Le stormtrooper, qui s'appelle Finn, essaye de conduire le vaisseau. Luke et Chewbacca arrivent à blesser Kylo Ren. Kylo Ren s'enfuit de L'Etoile de la Mort et va dans une planète loin dans la Galaxie...

***FIN***

## La rencontre (Clément Boissieux, 11 ans)

De ma chambre je regarde la lisière de la forêt. Il fait nuit et un éclair strie le ciel. Soudain, je vois une ombre à la lisière de la forêt. Je descends. Je sors mais il n'y a pas une goutte. Je crois halluciner lorsque devant moi se dressent Hans Solo et Luke. Soudain j'imagine alors une véritable horreur: des stormtroopers détruire ma ville natale. Je demande alors :

- B'jour je m'appelle Clément. Quelle chance de vous rencontrer!! Mais dites-moi qu'il n'y a pas de stormtroopers !!

Tout d'un coup Han hurle à une boule de poils derrière lui.

-Chewie, regarde où tu nous as emmenés !!!!

- ARR, répond son ami.

Mais c'est Chewbacca! Mais soudain...

- Ne bougez plus !!

Je me retourne tout doucement et j'aperçois un être blanc. Ce que j'imaginai se réalise ! Soudain Han dégaine un pistolaser et abat le stormtrooper. Il m'en tend un et dit :

- Tiens petit, il te sera utile. Luke, qu'est-ce que tu fous encore?

- Je sens que si on n'extermine pas l'escouade, cette planète sera en feu et en sang.

- Vite!!!! Les pressai-je

- Ne t'inquiète pas gamin, me répond Han. Je vais leur régler leur compte en 30 secondes. Pas plus pas moins.

Je les suis jusqu'à l'escouade et je tends le pistolaser devant moi. Tout de suite Han attaque et Luke aussi ! L'escouade est prise totalement au dépourvu et subit les attaques sans pouvoir se défendre. Tout de suite il n'en reste rien !!

- Quelle méthode !! M'exclamai-je.

- Et tu n'as rien vu. Bon gamin, ne raconte ça à personne, promets-le-moi !! Répond Han.

- Promis !!

Le lendemain au collège:

- Je me suis fait des amis cette nuit. D'ailleurs elle était formidable ! Mais j'ai promis de ne pas dire leur nom et ce qui s'est passé !

- Dommage, me répond Galaad, mon meilleur ami. L'important c'est que tu aies de nouveaux amis.

Cette nuit restera à jamais gravée dans ma mémoire. Un an plus tard quand je regarde Star Wars 7 je me dis qu'ils n'ont pas changé... J'ai fini par comprendre comment fonctionnait le pistolaser...

**FIN**

## **Le festin** (Christine Pivot-Pajot)

Le grand corbeau noir se pose sur un piquet, il est arrivé doucement sans faire de bruit.

Il voulait être là le premier pour avoir la meilleure place.

Il a choisi le plus grand piquet de cette clôture qui sépare le champ de la grande forêt.

Il regarde autour de lui, il est seul pour l'instant, tout est calme, d'ici il ne se fera pas surprendre.

Le jour commence juste à se lever, la rosée brille dans l'herbe sous les premiers rayons du soleil encore pâle.

Il entend croasser au loin, il se dresse et écoute, ses amis seront bientôt là.

Un bruissement dans la forêt, il regarde mais ne voit encore rien.

Le ciel s'éclaircit lentement, le corbeau se retourne du côté de la butte, il surveille.

Des bruits de feuilles séchées, de petites branches qui craquent se rapprochent, il est attentif au moindre mouvement, il commence à être rassuré, bientôt ils seront tous là.

Il la voit arriver, une grande buse plane et se pose sur un piquet un peu plus loin.

Ils se regardent tous les deux le message est bien passé, aujourd'hui ils seront tous ensemble pour la même cause.

Du côté de la forêt, les bruits se rapprochent, le corbeau aperçoit des yeux qui brillent, qui le regardent pour lui dire, nous sommes là, ce sont les renards.

Peu après il entend d'autres bruits, des grognements, c'est un petit groupe de loups, eux aussi veulent participer.

Le corbeau n'est plus seul, ses amis sont arrivés et se posent un peu partout dans l'herbe au bord du bois, certains se perchent dans les arbres pour se cacher.

D'autres buses sont posées aussi dans les arbres, ils attendent le signal sans faire de bruit, juste un croassement de temps en temps.

Ils sont là tous ensemble et ils se rappellent, le souvenir trop présent de leurs amis, de leur famille qui ont tant souffert, blessés, une agonie qui a duré quelques fois plusieurs jours.

Ils sont tristes et en colère à la fois, maintenant ils vont se venger, ils savent pourtant que ça recommencera mais peut-être qu'eux aussi continueront leur vengeance.

Le corbeau regarde toujours du côté de la butte, il sait qu'il viendra.

Le ciel s'est éclairci, quelques nuages cachent parfois le soleil et assombrit le bord de la forêt.

L'attente ne devrait plus être longue.



Tout d'un coup le corbeau se dresse, il aperçoit une forme sur la butte, c'est bien lui, il arrive avec ce chapeau ridicule sur la tête, ses grandes bottes et surtout, son fusil dans les mains.

Le corbeau regarde tout le monde autour de lui avec un léger croassement pour s'assurer qu'ils ont tous compris.

Les animaux s'avancent doucement, les rapaces commencent à déployer leurs ailes.

Tout est prêt, le corbeau s'élançe le premier suivi rapidement par ses complices.

Quel festin ils vont faire avec ce tueur sauvage et cruel.

## **La force de l'alouette** (Héloïse Bruyère)

J'ai fini par comprendre pourquoi j'étais considérée comme « la bête noire » de tout le village. J'avais 7 ans lorsque la lettre qui contenait l'explication de mon calvaire est tombée entre mes mains. Pour être honnête, je cherchais désespérément un indice, quelque chose de clair car les adultes détournaient le regard si je les questionnais et je ne savais même pas quelles questions poser exactement...

Depuis mes premiers pas, les regards qui se posaient sur moi étaient tous chargés d'animosité, certains même de haine. L'entrée à l'école avait été une catastrophe. Aucun enfant ne voulait jouer avec moi, je me sentais comme une pestiférée. La seule raison que certains avaient eu l'obligeance de me donner tenait en ces quelques mots : « tu n'es pas comme nous ». Je leur disais « mais dites-moi en quoi, regardez, je suis de la même couleur que vous » et plus personne ne me répondait.

En ce qui concerne les adultes, les vibrations que je recevais étaient presque encore plus malsaines car empreintes d'une curiosité cruelle, semblable à celle qui anime les foules spectatrices assoiffées de souffrance, je parle de celles qui se réunissent pour aller voir exécuter un condamné à mort. Non, le mot n'est pas trop fort car des menaces concrètes étaient arrivées aux oreilles de mes parents. Je pense que je dois la vie à la peur qu'inspirait mon père, considéré comme l'homme le plus fort de la région, et dont la violence était connue de tous. Il avait fait savoir qu'il promettait le plus grand malheur à celui qui oserait toucher un cheveu de sa fille. Ma mère m'avait envoyée dans une autre école, extérieure au village, afin de me soustraire aux humiliations quotidiennes de ma maîtresse d'école. Mais rapidement, je me retrouvais rejetée aussi de la même façon...

Parfois, j'entendais des réflexions que je ne comprenais pas tout en sentant que mon secret y était enfoui. Il y a eu cette femme qui disait tout le temps à ma mère « eh bien, au moins celle-là ne vous aura pas trop fatigué le ventre ! », je sentais alors sa main serrer plus fort la mienne et nous partions sans un mot... Elle m'emmenait partout, même dans des endroits dangereux où on évite d'aller avec un enfant, car elle était persuadée que sa présence était indispensable à ma sécurité.

Je cherchais des heures dans les miroirs la marque de ma particularité, ne trouvant rien, sauf peut-être la certitude que j'étais plus jolie que la moyenne. Mais quelle importance puisque l'explication n'était pas là ? Cela donnait juste à mon grand-père l'occasion de déverser son fiel. Il me disait « vas-y, profite bien de t'admirer, le jour où tu sauras qui tu es tu ne pourras plus te regarder en face ! »

C'est pour toutes ces raisons que le jour où j'ai trouvé cette grande enveloppe cachée dans l'armoire, je n'ai pas hésité une seconde à l'ouvrir... A l'intérieur, j'ai découvert que mes parents étaient en fait une famille d'accueil. Chaque année, ils avaient l'obligation d'attester auprès d'un tuteur de ma bonne conduite, sinon je serais envoyée en foyer. Plus loin dans ma lecture, j'ai enfin compris la gravité de ma situation. Je savais que j'étais née en 1911, et que j'avais fait mes premiers pas dans un train qui nous ramenait, moi et mes parents ainsi que tous nos meubles, d'un pays étranger où ils vivaient depuis longtemps. Mon malheur était en fait que j'étais née en Allemagne, et que mes parents adoptifs avaient été rapatriés début 1913 à cause de la guerre qui couvait.

Ils avaient donc ramené dans leur village natal une petite fille dont la tare tenait en deux mots : c'était ce qu'on appelait à l'époque « une boche ». Bien sûr, je n'ai parlé à personne de ma découverte, ma mère ne comprenait pas pourquoi je passais des heures à jouer à la marelle sur le carrelage en chantant toujours la même chanson dont le refrain parlait d'une alouette abandonnée.

Mais j'ai survécu jusqu'à 97 ans, toujours la tête haute, je ne me suis jamais autorisée les regrets ni la culpabilité même si j'ai fait beaucoup d'erreurs dans ma vie. J'avais compris si jeune que le regard des autres ne dépend pas de ce que nous sommes vraiment, mais juste de ce qui les arrange de voir en nous...

## **Tout est prêt** (Anouk Gachet)

« Tout est prêt » me dit-il en claquant la porte du coffre de la voiture, le sourire aux lèvres, celui d'un enfant émerveillé par ce qui l'attend. Ces trois mots si naïvement prononcés me fouettent le visage. Oui, tout semble prêt.

La voiture est prête. Chauffage à fond depuis un bon quart d'heure en cette fin décembre glaciale, moteur ronronnant, phares allumés, sortie de garage maîtrisée. Elle m'attend.

Ma valise est prête. Depuis des semaines. Je l'ai soigneusement préparée, en pesant le pour, le contre, ne pas trop en emmener, mais être sûre de ne manquer de rien. Un minutieux équilibre animant mes pensées nocturnes, comme pour détourner mon esprit de mes angoisses réelles.

La chambre est prête. Pas sans hésitation : on prend quoi ? Du bois ? Non, trop cher. Mais en même temps c'est naturel ? Quelle couleur ? Bleu ? Non. Vert ? C'est pas mal, c'est neutre le vert ? Pas sans embûches : des délais de livraison non respectés, un meuble abîmé lors du transport, un renvoi, un nouveau délai de livraison, jamais le bon outil. Pas sans inquiétude : non, pas de tour de lit, c'est interdit. Dis, tu crois qu'il va aimer ? Dis, tu crois qu'on va y arriver ? Mais depuis une quinzaine de jours elle est prête et je m'y attarde souvent. J'essaie d'imaginer ce lit vide bientôt habité.

Mon conjoint est enfin prêt. Après avoir mis des mois à s'investir dans cette nouvelle aventure, il est aujourd'hui plus que prêt : il est impatient ! Il a tout lu sur ce qu'on devait faire, ne pas faire, la place de l'un, de l'autre, des autres. Il m'a posé beaucoup de questions. Il a voulu m'accompagner partout pour ne rien louper, savourer chaque indice qu'on pouvait lui donner sur celui qu'on attendait : un son, une image, une caresse, un coup de pied...

Notre famille, nos amis sont prêts. Sur les starting-blocks. Avides de nouvelles. Harcelant nos téléphones de petits « alors, toujours rien ? » tous les jours, plusieurs fois par jour même parfois. Ils ne sont pas prêts : ils sont pressés !

Et lui... lui aussi est prêt aujourd'hui. Prêt à me retrouver, prêt à sortir, prêt à naître, et à nous donner naissance. À travers ses vagues douloureuses que je compte et décompte toutes les dix minutes, il me fait signe qu'il est temps.

Sur le palier de ma porte je fais ce constat : la seule qui n'est pas prête, c'est moi. J'ai fait le chemin inverse du monde qui m'entoure. Quand tout, tout autour de moi se préparait à cet événement, moi je sentais mes certitudes s'écrouler, mon assurance des premiers mois s'envoler, et l'inquiétude me gagner. Pourtant j'ai eu neuf mois, neuf mois pour me préparer à devenir mère. Mais peut-on réellement apprendre à devenir mère ?

## **J'ai fini par comprendre** (Brigitte Ferrus)

Depuis août j'avais préparé les cadeaux. En période de soldes on trouve de jolies petites choses intéressantes et qui feront plaisir à coup sûr. Penser à Noël au mois d'août en cette période de grande chaleur on se laisse plus facilement tenté par des objets très colorés, au design original et fantaisiste. J'ai repris mon répertoire pour être certaine de n'oublier personne et pour ceux pour lesquels j'avais un doute, j'avais encore du temps devant moi d'ici le 24 décembre. J'avais aussi envisagé de confectionner quelques petits déguisements pour les enfants et mes soirées d'hiver seraient agréablement occupées. Rien de tel que de coudre ou tricoter en pensant à ceux que l'on aime, on les imagine habillés par les tissus qui se façonnent au fil des journées entre vos mains.

Je pensais à mes petits-neveux, mes amis et leurs enfants. Tout cela me donnait de l'énergie et un peu de joie au cœur. Seule dans ma maison je me fabriquais un monde d'amour. J'étais heureuse à l'idée de donner et de savoir que je ferais plaisir. Tout était prêt. Les paquets joliment décorés avec en tête les visages de ceux et celles à qui ils étaient destinés. Je me réjouissais d'avance.

Mais, il y eu un mais. Rien ne s'est passé comme je l'avais espéré et j'ai fini par comprendre qu'ils avaient leur vie. Les petits-neveux étaient en famille avec les parents et grands-parents, les amis et leurs enfants étaient réunis autour d'une table garnie et d'un sapin joliment habillé (on m'a invitée pour début janvier). Les déguisements étaient à côté de moi, sans vie, sans âme - j'avais rêvé à la joie que seuls les enfants peuvent vous donner en ouvrant leurs cadeaux. Mais oui, j'ai fini par comprendre sans pour autant admettre la réalité que je suis seule. Sans famille et sans descendants.

## **Paris, Gare du Nord, 17 Mars, Jour de pluie** (La Nine)

Je déambule parmi les voyageurs en attente, à la recherche de la victime parfaite. Une vieille femme encombrée par plusieurs sacs, un jeune naïf perdu dans son téléphone portable, une mère séparée en quatre par ses enfants.

C'est triste à dire mais je fais le malheur des autres pour mon bonheur. Enfin, si on peut appeler ça du bonheur. Dans mon cas c'est plutôt pour vivre, ou même survivre. Sans famille, sans amis ; je vis chez une vieille femme qui croit encore que je suis étudiante. Quelquefois, l'une de ses pièces d'argenterie disparaît. Elle est vite remplacée par une autre en inox que j'ai achetée. La vieille femme ne remarque rien. Elle est presque aveugle et ses doigts sont tellement fripés qu'elle est incapable de lire le braille. Le matin, je fais le ménage dans une boîte de nuit après la fermeture. J'ai toute la journée pour voler, tromper, arnaquer les touristes, les parisiens, les vieux, les jeunes. Le soir, je fais le ménage dans un collège après la fermeture. C'est la période de l'âge ingrat : chewing-gum, crachat, déchets en tout genre, dégradation du matériel. Quelquefois un professeur en pleure. C'est la période de l'âge ingrat ; un nouveau graffiti dans les toilettes des filles. Le week-end, je retrouve Olivier dans son HLM miteux. D'abord traverser les rues qui craignent, je suis habillée comme un gars du quartier. Des insultes mais pas de harcèlement physique. Je baisse la tête jusque dans son T2. Cigarettes de bières ouvertes, renversées sur le canapé troué par le bulldog. Quand je toque à la porte, Olivier ouvre torse nu, la douche datant de trois jours apparente, le sourire ingrat et la politesse inexistante. Je lui fourgue tout ce que j'ai dérobé dans la semaine. Il me paye à peine de quoi manger et claque la porte. En accumulant ces trois boulots, je suis payée une misère. Mais je survis.

Olivier veut une montre, chic et classe. J'ai passé la matinée devant les vitrines de bijouterie, pour me faire une idée. Maintenant la grande horloge de la gare indique 16h04. Il me reste deux heures avant de devenir femme de ménage. Je déambule parmi les voyageurs en attente, à la recherche de la victime parfaite. Rien ne m'inspire. Je suis fatiguée de tout ça.

Je sors sur le parvis de la gare, avale une goulée d'air. Ma poitrine se gonfle. Le vent est frais. Les gouttelettes clapotent sur les voitures. Un taxi s'arrête à ma droite, d'où un homme sort avec une serviette à la main. Bien habillé, le regard à la recherche d'un point auquel se rattacher, et l'éclat d'un objet à son poignet. Enfin la cible idéale. Je me retourne quand son regard passe sur moi. Il entre dans le bâtiment colossal, imbibé de monde. Je le suis de loin, ne manquant pas un geste, un détail en ce qui le concerne. Grand

manteau noir qui couvre sa nuque, cheveux coupés à ras, pantalon et chaussures de qualité donc coûteux. Ce qui signifie que la montre l'est aussi. La serviette a l'air d'avoir de l'importance donc elle est capable de faire distraction. Regards rapides lancés à droite, puis à gauche et finalement sur sa montre. Pas de présence policière dans les parages et une foule grouillante autour de lui et des deux hommes qui l'ont rejoint, une distraction de plus.

Tout est prêt. Je passe à l'action.

## **L'origine du trouble** (Alain Roëa)

Texte librement inspiré du roman de Gaëlle JOSSE "Le dernier gardien d'Ellis Island"

Le 21 mai 2011, j'adresse un mail à Nella, une jeune cycliste de 24 ans, pour lui demander de m'héberger chez elle à Tadasuni. Petite ville perdue dans le Nord de la Sardaigne.

Elle m'écrit : *Je suis désolée de répondre si tard. Je ne peux pas t'accueillir, ce jour-là, mais un de mes amis, sera très heureux de le faire.*

*Saluto Nella*

Ses amis, Aldo et Maria m'accueilleront avec plaisir. Puis, ensemble nous flânerons dans cette ville oubliée.

Nos métiers diffèrent. Moi, jeune technicien des routes, elle, passionnée de littérature. Pendant deux années, nous allons correspondre. C'est au cours de nos échanges, que vont se produire des coïncidences que je qualifierai de surprenantes. Une nuit d'août 2013, sur les ondes de la radio. 3h du matin, je ne dors pas. J'ouvre machinalement mon poste. Un chanteur transalpin, Gianmaria Testa, de sa voix chaude, commente ses chansons. Je suis sous le charme. J'envoie une dédicace à mon amie.

Bonjour Nella, Alexis souhaite vous faire écouter l'émission de France Culture.

Elle répond : *Es-tu allé à un concert de Gianmaria Testa? Il vient souvent en France. Je connais très bien cette chanson que tu m'as envoyée. En 2007, j'avais organisé un concert pour lui, et il était venu chez moi dîner avec sa femme.*

*Baci.*

Onze événements vont se croiser ainsi. Nella n'est pas étonnée de toutes ces facéties du destin. Plus encore, elle me déclare qu'il en y a d'autres.

*Tu te souviens de cette chanson, « Trois petites notes de musique », que tu m'as chantée. Mon ami de Palerme me la jouée au piano, quelques jours auparavant.*

Tout est prêt ce matin de mai 2014, pour évoquer avec elle, toutes ces coïncidences.

L'avion remplacera la bicyclette. Sous le soleil sarde, j'agonise sur les pavés brillants comme des miroirs. Les quarante degrés sont dépassés. Aldo à la fenêtre de la maison voisine m'interpelle.

- Nella a dû partir à Cagliari pour une visite chez un pneumologue !

Je suis ennuyé de la savoir souffrante. Malgré mon italien rudimentaire, nous allons passer l'après-midi ensemble.

L'ambiance devient plus familiale, lorsque Maria se joint à nous. Dans la soirée, nous parlons de leur voisine.

- Elle et vous avez toujours habité ici ?



- Nous oui, elle non. La famille de sa grand-mère maternelle est du village de SOZZA sur le versant Est de l'île.

Vers 1950, beaucoup de Sardes ont émigré aux États Unis. Sa grand-mère Nella Casarini a fait partie de l'aventure. A New York, elle et son mari, ont tenu une boutique de vêtements. Ça a marché quelques années, puis des bruits étranges ont couru sur la qualité des tissus. En 1955, ils ont dû revenir en Italie à Turin, puis ensuite à Tadasuni en 1990.

- Donc Nella est Nella junior ?

- Tout à fait !

- Sa mère s'appelait Lucia Pittoni. A Turin aussi, des rumeurs circulaient sur le commerce. La boutique prit feu trois fois de suite en un an. Toute la famille trouva refuge dans notre village ou Fluvio et Lucia avait quelques biens.

- Il semblait qu'une malédiction les poursuivait depuis leur installation manquée en Amérique.

A la nuit tombante, Nella revint fatiguée de Cagliari. Le médecin restait sur son diagnostic de pneumonie. À la veillée, mon amie m'invita chez elle. Au cours du repas, elle revint sur la mort de son père Fulvio.

- Cela fait un an qu'il est mort d'un AVC. J'étais proche de lui. Maintenant je vis seule, j'ai toujours l'appétit de vivre. J'ai eu des propositions, même le prêtre du village, voulait abandonner l'habit pour se marier avec moi!

- Et toutes les coïncidences, qu'en penses-tu? Elle me regarda droit dans les yeux, me dit dans un français impeccable.

- Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous manqués, écrivait Paul Eluard. C'est le destin voilà tout !

Mon trouble ne me quitta pas de la nuit. Au petit matin je prenais congé de mes hôtes. Nella resta au lit, toujours fiévreuse. Plusieurs mois après ma visite, elle écrit :

*Cher ami, Je suis rentrée de l'hôpital. L'intervention a été couronnée de succès, ils ont enlevé un demi-poumon. C'était un carcinome. J'ai eu des jours très difficiles, mais mon cœur était calme et confiant. Aujourd'hui, j'ai besoin de faire des exercices tous les jours pour apprendre à respirer. Ami, je t'envoie toute mon affection. Post-scriptum: à l'hôpital j'avais avec moi les poèmes Bonhoeffer. Nella.*

Après son courriel, je voulais me rendre utile. En 2009, j'avais connu également le pavillon des cancéreux. En novembre 2014, je m'envolais pour les monastères de la montagne libanaise.

Nella guérit, se maria avec l'instituteur, reprit son travail de documentaliste. Notre correspondance prit fin ainsi que les coïncidences.

J'ai fini par comprendre. Ce que voulait dire Paul Eluard.

*Le destin n'existe pas, c'est à nous de diriger notre vie.*

## **Afrique** (Claire Mariaux)

« Le meilleur jour de la fête, c'est la veille ».

Ce proverbe africain tourne en boucle dans la tête de Joseph qui vient de se réveiller. Oui, aujourd'hui veille de la fête, je dois la préparer. Seul.

Un buffet pour trente personnes, de la musique, des jeux pour les enfants. Ne pas oublier la décoration.

La préparation du décor occupe les premières heures de la matinée. Pas de repas ce matin ? Cela tombe bien, il n'a pas le temps. Il faut des nappes, vertes, ce sera gai. Les serviettes doivent être assorties. Des guirlandes ? Non, elles ne résisteraient pas au vent. Des compositions de lichens et de feuilles, avec quelques fleurs de bougainvillier. Au centre du buffet, ces belles écorces qu'il avait récoltées, il pourra y disposer les fruits. Des coussins colorés sur les chaises. Ne pas oublier quelques flambeaux fichés dans le sol, la nuit tombe vite ici.

La musique. En cherchant bien, Joseph devrait retrouver ses vieux disques de tango. Myriam sera là, elle le danse si bien. Il faut une table et deux jeux de cartes pour "le quatuor", ils ne savent rien faire d'autre que jouer au bridge. Et pour les enfants, un ballon de foot et la piscine suffiront.

Il doit être quinze heures environ. Le repas de midi ressemblait à ceux des autres jours, du couscous préparé par Aminata. C'est elle qui lui avait appris ce proverbe : « le meilleur jour de la fête, c'est la veille ».

Reste le buffet. Joseph peine un peu sur ce sujet. Un rôti de bœuf cuit rosé et coupé en tranches très fines, pas de mayonnaise ici, le climat est trop chaud. Le poulet sous forme de brochettes. Du riz en boulettes parfumées. Et pour le dessert, des bananes et des mangues.

La nuit tombe.

Tout est prêt.

La porte s'entrouvre, l'infâme brouet du soir lui est servi.

« Le meilleur jour de la fête, c'est la veille », ce trois cent soixante-huitième jours de sa détention, il ne sait où dans le Sahel, ce jour-là, la préparation d'une fête imaginaire l'a entièrement occupé.

Puis des bruits, des voix criardes, la porte s'ouvre.

« Allez, file ! Tu es libre ! Les soldats français sont là-bas ! »

Le commandant l'accueille. « Joseph X ? N'ayez plus peur, nous sommes là. Tout est prêt pour votre retour en France. »



